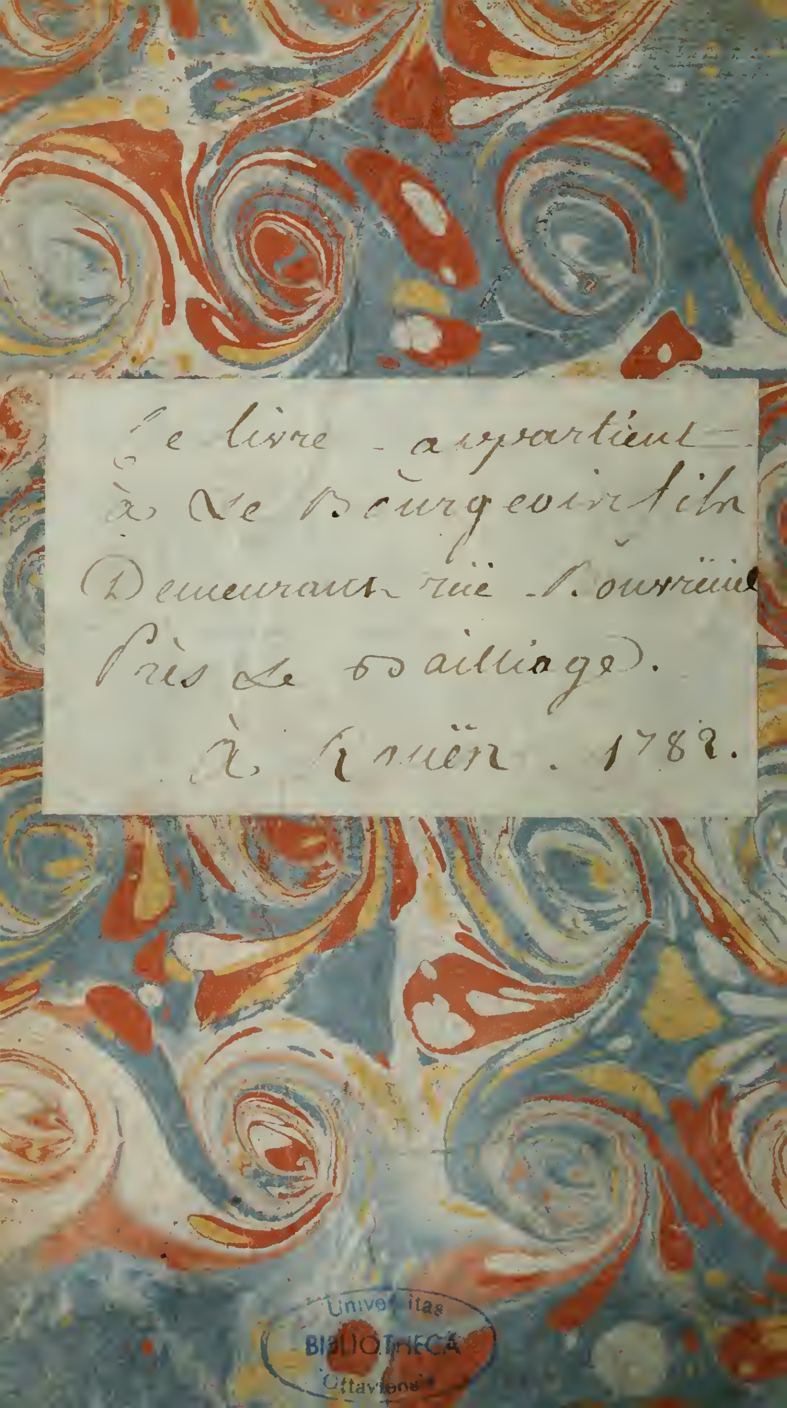



Ce livre appartient
à Le Bourgeois fils
Demeurant rüe Bourrüe
Près le Bailliage.
à Rouën. 1782.





LETTRE

SUR

QUELQUES OUVRAGES

DE M. DE VOLTAIRE.

Bury, Richard de

LETTRE

SUR

QUELQUES OUVRAGES

DE M. DE VOLTAIRE.

Nolite legere admirantes, ſed judicantes.

QUINTILIEN.

Ex Libris de Bourgeois.

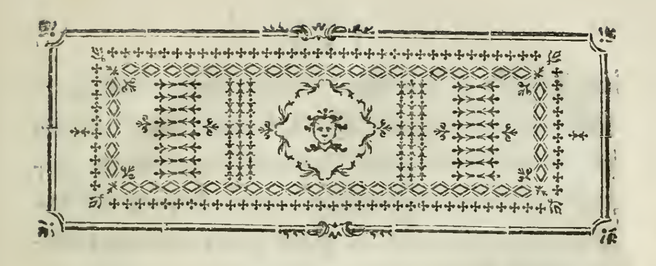


A AMSTERDAM,

Chez ARKSTÉE & MERKUS.

1769.

Ouvrages dont est fait mention dans cette Lettre



LETTRE

SUR

QUELQUES OUVRAGES DE M. DE VOLTAIRE*.

MONSIEUR,

J'AI reçu la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, par laquelle vous me marquez que vous avez un fils qui eſt ſur le point d'entrer dans le monde après avoir fini ſes études. Qu'il a du goût pour les ouvrages d'eſprit, & ſur-tout pour la Poéſie, & que vous ſouhaiteriez, qu'on lui fît connoître ceux de nos Auteurs François, dont la lecture doit ſuivre celle

* Les citations que j'ai faites dans cet ouvrage, ſont priſes ſur l'édition de la Henriade de l'année 1746.

de Virgile, d'Horace & des autres Auteurs du ſiecle d'Auguſte. Quelles ſont leurs beautés & leurs défauts pour le mettre en état de perfectionner ſon éducation, afin de pouvoir tenir avec agrément ſa place dans les converſations des honnêtes gens.

Vous me demandez, Monſieur, un ouvrage trop difficile, mes connoiſſances ne ſont pas aſſez étendues pour ſatisfaire le deſir que j'aurois de vous obliger. Je ne puis cependant rien refuſer à votre amitié; & comme vous avez principalement inſiſté pour ſçavoir ce que l'on peut penſer du Poëme de la Henriade, & de quelques autres ouvrages de M. de Voltaire, je vous en dirai mon ſentiment ſans prévention.

Oſer ſe flatter de porter un jugement qui ſatisfaſſe tout le monde ſur des ouvrages qui font l'admiration d'un grand nombre de perſonnes, eſt une témerité qui doit paroître repréhenſible. Il faut avoir beaucoup de connoiſſances & de mérite, pour apprécier les beautés répandues dans un ouvrage qu'on veut juger, & en même temps, il faut avoir aſſez de ſagacité pour faire connoître les défauts qui peuvent s'y être gliſſés.

En fait d'ouvrages d'efprit & de goût, utiles & agréables, les hommes ne jugent ordinairement que par comparaifon, fur-tout ceux qu'on nomme amateurs, qui n'étant ni Orateurs, ni Poëtes, ni Peintres, ont cependant du goût pour les belles productions de ces artiftes, & lorfqu'il s'agira de porter leur jugement fur un ouvrage, ils le compareront à ceux qui dans le même genre ont acquis le droit de leur plaire, & ils en jugeront par la conformité du plaifir & de la fenfation que les uns & les autres auront fait fur eux; c'eft auffi ce que je ferai en comparant quelques endroits de l'Eneïde avec la Henriade.

On ne refufera jamais à M. de Voltaire l'heureux génie dont la nature l'a doué pour la Poéfie, il y a dans fes ouvrages une fi grande quantité de beautés dignes d'exciter notre admiration, que je crois qu'on doit le mettre au rang de nos meilleurs Poëtes François; mais je ne fçais, fi ne s'étant pas trop livré à la vivacité de fon imagination, elle lui a laiffé la liberté de donner à fes ouvrages une perfection digne de tous nos applaudiffemens. L'inégalité qui fe trouve dans la plupart de fes productions, nous fait regretter qu'il n'ait pas em-

ployé plus de temps à les polir, au lieu de nous en donner une ſi grande quantité. Si la raiſon demande que nous rendions aux beaux endroits la juſtice qu'ils méritent, ſes ſectateurs ne doivent pas exiger tyranniquement de nous, que nous adorions juſqu'à ſes défauts. J'entrerai donc en matiere ſans autre préambule, & je joindrai aux réflexions que je pourrai faire, quelques notes hiſtoriques qui m'ont paru néceſſaires.

La premiere choſe qui me paroît répréhenſible dans la Henriade, eſt que M. de Voltaire dans l'édition de ce Poëme qu'il a faite en l'année 1746, ait ſupprimé le nom de M. de Sulli, plus capable de l'embellir que celui de M. du Pleſſis Mornai, qu'il lui a ſubſtitué, ſur-tout après avoir fait dans l'édition de 1723, un éloge de M. de Sulli, d'autant plus beau qu'il eſt dans la plus exacte vérité.

Mornai fut un gentilhomme ſage & courageux, la vertu brille avec éclat dans toutes ſes actions, mais il n'avoit pas ces grandes qualités, qui rendent un ſujet néceſſaire à ſon Prince, & que Sulli poſſédoit dans un éminent degré. Outre ce courage ſi naturel aux François, dont Sulli a donné des marques éclatantes,

il avoit une étendue de génie capable de remplir, comme il a fait, toutes les fonctions d'un grand Miniſtre ; enfin il adminiſtra les Finances avec la plus parfaite intelligence & le plus grand déſintéreſſement.

Nous ne voyons pas dans la vie de Mornai ces talens propres à faire un homme auſſi utile à ſon Prince que Sulli ; envoyé par Henri, Ambaſſadeur auprès de la Reine Elizabeth, il fallut le rappeller parce qu'il ne ſçut pas mériter auprès de cette Princeſſe la conſidération due à ſon caractere, & pour n'avoir pas impoſé ſilence à un François indiſcret qui avoit en ſa préſence parlé de cette Reine avec mépris.

Nous ignorons les raiſons qui ont porté M. de Voltaire à faire ce changement ; nous pourrions peut-être les deviner, mais cela n'eſt pas néceſſaire.

L'introduction du Poëme de la Henriade dans le premier chant eſt belle, & commence majeſtueuſement. L'invocation à la Vérité eſt digne de cette vertu. Les portraits de Valois & de ſa Cour, ſont exactement reſſemblans, mais ce magnifique exorde tombe dans le bas par ce vers proſaïque ;

Tout periſſoit enfin lorſque Bourbon parut.

On ne ſçait d'où vient ce Prince, pour quelles raiſons, quels étoient ſes deſſeins ; il ſemble tomber de nues. Enſuite on dit ſimplement....

Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancerent.

Ils ne paroiſſent avoir ni troupes ni ſoldats, ni aucun attirail de guerre. On ne ſçait ce qu'ils y viennent faire, l'action du Poëme n'eſt ni annoncée ni préparée. M. de Voltaire n'auroit-il pas dû faire ici uſage de ce précepte de Boileau :

Que dès les premiers vers l'action préparée,
Sans peine du ſujet applaniſſe l'entrée.

Je crois que c'eſt en cet endroit que M. de Voltaire auroit dû parler de la réconciliation de Bourbon avec Henri III, qu'il a portée à la fin du troiſieme Chant, dans le récit que Bourbon fait à Elizabeth des malheurs de la France ; elle y auroit été mieux placée. Il nous auroit encore appris que Bourbon ayant joint ſes troupes à celles du Roi, elles avoient eu pluſieurs avantages conſidérables ſur celles de la Ligue ; qu'elles avoient remporté une victoire ſignalée auprès de Senlis, qui avoit obligé

les Ligueurs à ſe renfermer dans Paris ; que Sancy avoit amené aux deux Rois dix mille Suiſſes, & que l'armée royale étoit composée de plus de trente mille hommes effectifs, lorſqu'elle vint faire le ſiege de Paris, ſans qu'il parût aucunes troupes ennemies pour le ſecourir. Il n'auroit pas dit ſi ſéchement, *tout périſſoit enfin lorſque Bourbon parut*, puiſque cela eſt contraire à la vérité de l'hiſtoire. Car ſi l'on permet aux Poëtes de prendre des licences, elles ne doivent jamais altérer la vérité des faits notoirement connus ; & en les ſuivant, M. de Voltaire auroit mis dans ſon ouvrage un ordre qui lui manque & qu'il a trop négligé. Pourquoi n'a-t-il pas mis dans cet endroit les portraits des deux Rois ? Quelles beautés, la différence de leurs caracteres bien traitée, n'auroit-elle pas jetté dans ſon Poëme ?

Puiſque M. de Voltaire, dans ſon Eſſai ſur la Poéſie Epique, a demandé la permiſſion de dire ce qui le bleſſoit davantage dans les ſix derniers livres de Virgile, qu'il a dit ſon ſentiment ſur les défauts qu'il y a remarqués, & qu'il donne à Virgile un plan *dont la diſpoſition*, dit-il, *eût été une ſource de beautés nouvelles*, il nous ſera peut-être auſſi permis de lui donner

quelques avis. Auſſi n'approuvons-nous pas que laiſſant les deux Rois dans l'inaction, il faſſe paroître la Diſcorde aſſez hors de propos.

On voyoit dans Paris la Diſcorde inhumaine,
Exciter aux combats & la Ligue & Mayenne;
Et le peuple & l'Egliſe, & du haut des ſes Tours,
De la ſuperbe Eſpagne appellant les ſecours.

La Diſcorde paroît ici de ſon chef ſans être invoquée par quelque Prince ennemi de Valois, ou conduite par quelque génie ſupérieur oppoſé à la France. De quels moyens ſe sert-elle pour exciter aux combats & *la Ligue & Mayenne, & le peuple & l'Egliſe?* elle ſe contente d'appeller les ſecours de l'Eſpagne. Sa voix étoit ſans doute bien forte pour ſe faire entendre de ſi loin. Quelle différence entre cette Diſcorde & l'Alecto de Virgile, dans le ſeptieme livre: c'eſt Junon qui la va chercher aux Enfers pour l'engager à ſuſciter une guerre entre les Troyens & les Latins. L'Alecto de Virgile eſt bien plus agiſſante que celle de M. de Voltaire, elle eſt ſeule cauſe de la guerre par les incidens qu'elle fait naître.

Pendant que les ſoldats des deux Rois ſe battent ſous les murs de Paris, ſans aucun mo-

tif qui faſſe connoître que Valois a beſoin d'être ſecouru, & ſans avoir reçu aucun échec, il fait un diſcours rempli de doléances ſur ſa ſituation, pour engager Henri à ſe rendre en Angleterre.

> Allez en Albion, *lui dit-il*, que votre renommée
> Y parle en ma défenſe, & m'y donne une Armée.

Cette expreſſion, *parler en la défenſe* de quelqu'un n'eſt pas Françoiſe, on dit parler pour la défenſe. D'ailleurs l'emploi de la renommée n'eſt pas ordinairement de donner les Armées à ceux qui en ont beſoin; ſi l'on s'attendoit à elle, on feroit ſouvent bien trompé dans ſes eſperances. C'étoit la Reine Elizabeth qu'il falloit ſolliciter pour l'engager à ſecourir la France. Ces deux vers ſont trop proſaïques.

Auſſi-tôt Henri, comme un Courier du Cabinet, part, il arrive à Dieppe, il s'embarque: *On découvroit déja les bords de l'Angleterre*, lorſqu'une tempête qui n'eſt ici que l'effet du haſard, eſt ſur le point de faire périr notre Héros, *qu'aſſiégeoit une Mer en furie.* Un Héros aſſiégé par la Mer au milieu des flots, a quelque choſe de ſingulier. Mais:

Dans ce même moment le Dieu de l'Univers,
Qui vole ſur les vents, qui ſouleve les Mers,

Voler ſur les vents, expreſſion giganteſque & fauſſe.

Sur le Héros François daigna baiſſer les yeux.

On ne baiſſe les yeux que par reſpect ou par crainte, c'eſt trop rabaiſſer la divinité que de ſe ſervir de pareils termes.

Il le guidoit lui-même, il ordonne aux orages
De porter le vaiſſeau ſur ces prochains rivages.

On n'a jamais imaginé que des orages puſſent porter un vaiſſeau à ſa deſtination. Ce ſont les flots qui le portent, les orages ſont trop turbulens pour le faire arriver heureuſement ; il étoit à craindre au contraire, qu'ils ne l'euſſent briſé contre les rochers. Mais puiſque le Dieu de l'Univers, *guidoit lui-même le Héros*, comment ſe pouvoit-il faire que les vents euſſent l'audace d'exciter une tempête ſans ſon aveu ? M. de Voltaire n'auroit-il pas mieux fait de faire calmer les flots, & enſuite avec un vent favorable conduire le vaiſſeau dans le port. C'eſt auſſi ce que Neptune fait

dans l'Eneïde, il parle aux vents avec une noblesse digne du Dieu des Mers, & garantit lui-même les vaisseaux d'Enée du naufrage.

Henri arrive à Gersai, il y trouve un vénérable vieillard retiré des embarras du monde, qui lui annonce une partie de ses destinées. Ce morceau, quoiqu'isolé, est bien fait. La description que M. de Voltaire fait, page 14, de la naissance, des progrés du Calvinisme, & des désordres qu'il a causés dans la France, est de la plus grande beauté. Je ne crois pas qu'on puisse exprimer avec plus de vérité & de noblesse, la puissance & les attributs de la Divinité. La véritable sagesse brille dans les conseils que le solitaire donne à Henri : mais on ne conçoit pas (si M. de Voltaire est pénétré de ces beaux sentimens) comment il a pu s'oublier au point de mal parler de la religion dans cet ouvrage & dans les autres qu'il nous a donnés.

Après la conversation du solitaire ;

Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon,
Le Héros part & vole aux plaines d'Albion.

Pendant le temps que Henri emploie à faire son voyage, le Poëte fait la description des

mœurs & du gouvernement des Anglois, dont il exalte la puiſſance, les richeſſes & la politique.

Ah ! s'écria Bourbon, quand pourront les Francois
Réunir, comme vous, la gloire avec la paix.

Je ne crois pas que jamais les François deſirent l'accompliſſement de ce ſouhait, que M. de Voltaire fait faire à Henri, de réunir cette gloire & cette paix, dont il prétend que jouiſſent les Anglois, au prix qu'ils les ont acheté; ni de jouir de cette liberté effrénée qu'ils ont acquiſe par les torrens qu'ils ont verſé du plus beau de leur ſang, par le mépris qu'ils témoignent pour leurs Rois & par l'aviliſſement de leur Majeſté, qu'ils livrent aux caprices d'une populace indomptée. Non, les François ont trop d'amour & de vénération pour leurs Rois, pour jamais imiter les défauts du gouvernement Anglois.

Mais enfin, Henri arrive à Londres, il ſe préſente à la Reine, & après un diſcours fort ſuccint :

Elizabeth alors avec impatience,
Demande le récit des troubles de la France:

Cette demande eſt bien bruſque ; ce récit

ne devoit-il pas être amené par quelque heureuſe tranſition, qui nous fît connoître l'intérêt que cette Reine prenoit à nos malheurs? Pourquoi interrompre les diſcours politiques que Henri devoit tenir à Elizabeth pour l'engager à donner des ſecours à la France, afin de décrire l'hiſtoire des regnes de François II, Charles IX & Henri III. Quoique ce morceau ſoit bien fait, je crois qu'il eſt mal placé.

Voila, Monſieur, quel eſt en abrégé l'ordre du premier Chant de la Henriade. Les événemens y ſont entaſſés les uns ſur les autres, ſans aucune liaiſon ni préparation. On n'y voit point une main délicate qui les arrange & les faſſe naître naturellement les uns des autres; ils ſont ſans ſuite & ſans ordre.

Ce n'étoit pas ainſi que Virgile ſe conduiſoit lorſqu'il compoſoit ſon admirable Eneïde.

C'eſt Enée, qui forcé d'abandonner ſa patrie, vogue tranquillement ſur les flots, & ſe voit ſur le point d'aborder les heureux rivages de l'Italie, & d'y trouver une retraite paiſible après les travaux d'une longue & périlleuſe navigation; lorſque Junon guidée par ſa haine implacable contre les Troyens, auxquels les Deſtins ont promis l'empire de l'univers, &

prédit la ruine d'une nation qu'elle protege, implore le ſecours du Dieu des vents, & l'engage d'exciter une tempête qui faſſe périr les reſtes infortunés d'une nation qu'elle déteſte. La flotte d'Enée eſt ſur le point d'être engloutie ſous les flots, lorſque Neptune qui connoît la haine de ſa ſœur contre les Troyens *, irrité de ce que ſans ſon ordre, Eole oſe troubler la tranquillité de la Mer, diſſipe les nuages qui obſcurciſſent l'air, lui rend ſa premiere ſérénité, calme les flots, & procure aux Troyens la facilité de ſe mettre à l'abri dans les ports de l'Affrique, où Didon les reçoit avec cette ſenſibilité que lui inſpire pour des infortunés le ſouvenir des travaux qu'elle avoit ſoufferts, lorſqu'elle fuyoit la cruauté de ſon frere Pigmalion **. Il y avoit ici une belle comparaiſon à faire de Didon avec Elizabeth, dont la jeuneſſe avoit auſſi été expoſée aux plus grands dangers.

Tous ces événemens ſont amenés naturellement, ils s'arrangent pour ainſi dire d'eux-mêmes, & forment un magnifique tableau.

---

* *Nec latuere doli fratrem Junonis & iræ*, V. l. 1, v. 131.

** *Non ignara mali miſeris ſuccurrere diſco.* Ibid.

Dans la Henriade, aucune divinité ne paroît s'intéresser à empêcher le passage de Henri. Cependant la Discorde avoit un intérêt sensible de s'opposer à un Héros qui devoit détruire la Ligue que ce Monstre avoit formée ; la tempête de M. de Voltaire est postiche, & paroît placée dans cet endroit uniquement pour en faire une description, & d'imiter, mais de bien loin, celle de Virgile.

Les deuxieme, troisieme, quatrieme & cinquieme Chants, qui sont la description de nos Guerres civiles jusqu'à la mort de Henri III, contiennent de grandes beautés. Je crois cependant que M. de Voltaire, au lieu de s'appesantir sur les troubles funestes qui ont si long-temps agité ce royaume, & sur cette cruelle journée de St. Barthelemi, auroit pu en bon patriote les laisser dans l'oubli, surtout ayant tant de belles choses à dire en faveur de la nation ; car s'il se commit alors de grands crimes, il se fit aussi beaucoup de belles actions qui font honneur à la France. Il y avoit de grands hommes dont les portraits auroient orné le Poëme de M. de Voltaire, bien plus noblement & plus agréablement. De quel œil Auguste auroit-il regardé l'Eneïde, si le Poëte

y avoit fait indiſcrétement le récit des horribles proſcriptions qui s'étoient paſſées pendant la jeuneſſe de cet Empereur.

Je ne puis paſſer à M. de Voltaire les louanges outrées qu'il donne à l'Amiral de Coligni. Après avoir raconté ſa mort, il dit,

Du plus grand des François tel fut le triſte ſort.

M. de Voltaire y a-t-il bien penſé lorſqu'il a fait ces vers * ? Quelles grandes actions a donc fait Coligni, pour ſon Roi & pour ſa patrie dignes de lui mériter ce nom? un homme qu'on a toujours vu les armes à la main contre ſon Prince, introduiſant les étrangers dans le royaume, & le ravageant avec eux.

Ce fut pour ſatisfaire ſon ambition & ſa jalouſie contre les Guiſes, qu'il prit les armes contre ſon Roi. Il fut une des principales cauſes de nos guerres civiles. Ce fut lui qui profitant du peu d'expérience, & de la jeuneſſe de Henri & du Prince de Condé, les fit combattre contre les Valois. Il fut violamment ſoupçonné, & même avec aſſez de raiſon, de l'aſſaſſinat du premier Duc de Guiſe, dont il ne

* Pag. 35, Chant 11.

ſe

ſe lava jamais bien ; il en fut puni d'une maniere, à la verité, qui fait honte à ceux qui ordonnerent ſon ſupplice, mais il n'avoit que trop mérité la mort ; d'ailleurs M. de Voltaire dit, page 26 de ſon quatrieme volume du ſiecle de Louis XIV, que *Coligni, devenu Calviniſte, parce que les Guiſes étoient Catholiques, bouleverſerent l'état à l'envi.* Il n'étoit donc pas *le plus grand des François.*

M. de Voltaire auroit dû avoir plus d'égards pour le premier Duc de Guiſe, qui ne méritoit pas d'être confondu avec ſon fils dans ces vers :

Mais l'un & l'autre Guiſe ont eu moins de ſcrupule ;
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leur intérêt de l'intérêt des Cieux,
Ont conduit dans le piege un peuple furieux.

C'eſt ainſi qu'on en impoſe à ceux qui ne ſont pas inſtruits de l'hiſtoire, & qui s'en rapportent à M. de Voltaire. Il auroit dû ſçavoir que la Ligue ne fut formée que par le ſecond Duc de Guiſe, & qu'il n'en étoit pas encore queſtion lors de la mort de ſon pere. On ne doit pas confondre ainſi des faits hiſtoriques ſi notoirement connus.

C'eſt avec juſtice que ce premier Duc de Guiſe fut ſurnommé *le grand.* Les victoires qu'il a remportées ſur les ennemis de l'Etat, la défenſe de Metz & la priſe de Calais, ſont des exploits qui rendront toujours ſa mémoire recommandable. C'étoit le plus grand homme que la France eût alors; s'il n'eût pas été ſi cruellement aſſaſſiné au ſiege d'Orléans, la religion Reformée eût été anéantie, & nos guerres civiles éteintes. Il eſt étonnant que M. de Voltaire ſoit le ſeul de tous les François qui n'ait pas rendu juſtice à ce Prince, & qu'il ait oſé nous en donner une auſſi mauvaiſe idée qui eſt démentie par tous les hiſtoriens.

Je ne parlerai pas davantage des premiers Chants, qui demanderoient un trop long examen; je m'arrêterai quelque temps au cinquieme.

> Tandis que de Ligueurs une troupe homicide,
> Aux portes de Paris conduiſoit le perfide, &c.

C'étoit Jacques Clement, ce Moine fanatique & atrabilaire, que les Ligueurs avoient déterminé par les plus éclatantes promeſſes à ſe rendre auprès d'Henri III, pour immoler ce Prince à la fureur de ſes ennemis. On ne ſçait

à quel propos M. de Voltaire nous donne en cet endroit la defcription de cet affreux facrifice, dans lequel *,

Des feize le facrilege effort,
Sur cet événement interrogeoit le fort.

Avec les plus horribles imprécations contre les images des deux Rois, en mêlant

A des noms infernaux le nom de l'Eternel.

Pourquoi.......

Sur ces murs ténébreux cent lances font rangées,
Dans des vafes de fang leurs pointes font plongées.

Quel effet devoit-on attendre des blafphêmes de ce Prêtre Juif, qui préfidoit à cette lugubre cérémonie ? a quoi bon

Ces éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Pouffant un jour affreux qui renaît & qui fuit.

Tout ce puéril & dégoûtant fracas eft pour nous faire voir,

---

* Page 100.

Au milieu de ces feux Henri brillant de gloire
Paroiſſant à leurs yeux ſur un char de victoire, &c. *
....L'autel couvert de feux tombe & fuit ſous la terre.

Toute cette déſcription inutile, ampoulée, dénuée de vraiſemblance, eſt pour nous apprendre que

Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçoient à Valois ſa perte inévitable.

Comment cet affreux ſacrifice pouvoit-il annoncer à Valois ſa perte inévitable, puiſqu'il n'y étoit pas préſent, & que le ſacrifice étoit anéanti avant que l'Oracle eût parlé ? M. de Voltaire devoit bien nous épargner l'image de cet abominable ſacrifice, qui n'inſpire que de l'horreur, & en même temps du mépris; il déſhonore la fin de ce cinquieme Chant, qui contient le récit de la mort de Henri III. Elle eſt accompagnée de circonſtances intéreſſantes, qui touchent & attachent les lecteurs par la nobleſſe & la vérité des penſées. Que de beautés dans la fin de ce Chant ! mais elles n'avoient

* On ne dit point un char de victoire, on dit le char d'un victorieux.

pas besoin pour nous plaire d'ornemens ridicules, étrangers & inutiles. Je donnerai encore des éloges au tableau qui repréſente le fanatiſme, M. de Voltaire y a fait un bel uſage des fictions vraiſemblables qui peuvent orner un Poëme. J'aurois cependant ſouhaité que ce récit eût été plus court, & que M. de Voltaire n'eût pas mis au rang des actes du fanatiſme, l'hiſtoire de Jepté * ; qu'il n'eût pas employé l'exemple de Judith pour déterminer Jacques Clement à commettre le plus grand de tous les crimes, & qu'il ſe fût abſtenu de cette odieuſe comparaiſon qu'il fait, page 99, de ce cortege de ſcélérats qu'il donne à Clement lorſqu'il ſort de Paris pour aller aſſaſſiner ſon Roi, avec ces premiers Chrétiens qui couroient au martyre accompagnés de leurs freres. Que d'impiétés raſſemblées !

On doit encore relever la comparaiſon que le Poëte fait de ce ſacrifice avec l'apparition de l'ombre du Prophete Samuel,

Tel fut dans Gelboa le ſecret ſacrifice,
Qu'à ſes Dieux infernaux offrit la Pythoniſſe,
Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel
Le ſimulacre affreux du Prêtre Samuel.

* Page 95.

M. de Voltaire pouſſe trop loin ſon mépris pour la religion, lorſqu'il fait entrer l'hiſtoire de Samuel en comparaiſon avec ce ſacrifice. Il tourne en ridicule un miracle que Dieu fit pour punir la curioſité de ce Prince; l'Ecriture ne dit point que la Pythoniſſe offrit aucun ſacrifice. Elle ne fait point paroître *le ſimulacre affreux du Prêtre Samuel* : elle s'exprime bien plus noblement. *J'ai vu*, dit la Pythoniſſe effrayée, *des Dieux s'élever du ſein de la terre*, & *paroître un vénérable vieillard couvert d'un manteau* *.

Que peut-on penſer de M. de Voltaire lorſqu'il ſe jette dans de pareils écarts. Lorſqu'il dit que le ſacrifice de la Pythoniſſe ſe paſſa dans Gelboa, il ſe trompe. Gelboa, ou plutôt Gelboé, comme dit l'Ecriture, étoit une montagne ſur laquelle l'Armée de Saül fut défaite, & où il perdit la vie; mais lorſqu'il conſulta la Pythoniſſe, ce fut dans la Ville d'Endor, diſtante d'environ une journée de Gelboé.

Le Héros du Poëme de la Henriade, eſt aſſurement un des plus grands hommes qui ait mérité que ſes belles actions fuſſent célébrées

---

* *Vidi Deos aſcendentes ac terra, vir ſenex aſcendit, & ipſe amictus eſt pallio.* Reg. 1, ch. 28, v. 13.

par l'entoufiafme de la Poéfie ; mais c'étoit au Poëte à les mettre dans un jour plus brillant pour les faire paroître avec éclat. Il devoit oppofer à Henri un rival digne de lui. Si Mayenne l'étoit, à quelles marques pouvons-nous le reconnoître ? Homere ne s'amufe pas à nous dire qu'Hector étoit un grand homme. Il le fait connoître par les actions courageufes qu'il récite de lui, & par les victoires qu'il lui fait remporter fur les Grecs, il en fait un Héros digne de relever la gloire d'Achilles. Virgile en fait de même à l'égard de Turnus.

Quelles actions M. de Voltaire fait-il faire à Mayenne, pendant tout le cours de la guerre. Il eft à la tête de fes troupes à la bataille d'Yvri, mais il n'y paroît que pour voir mettre fes foldats en déroute, & prendre lui-même honteufement la fuite. Le Poëte ne nous donne pas une grande idée de Mayenne, lorfqu'il dit ;

Sa politique habile au fond de fa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguifoit fa défaite,
Contre un coup fi funefte il veut les raffurer,
En cachant fa difgrace il croit la réparer.

Cette conduite n'eft pas celle d'un habile Général, ni d'un bon politique ; ce n'eft pas

en cachant ſa défaite qu'il peut la réparer. Il ſemble que M. de Voltaire ait cherché à rendre Mayenne mépriſable pour relever la gloire de Bourbon ; mais il l'a diminuée en rabaiſſant celle de ſon ennemi. D'ailleurs Mayenne étoit un grand homme de guerre, il n'étoit pas aſſez imbécille pour croire *qu'en cachant ſa diſgrace il pût la réparer.*

Depuis la bataille d'Yvri on n'entend plus parler de Mayenne. Cependant il avoit encore donné depuis, beaucoup d'affaires à Henri ; mais M. de Voltaire après avoir farci ſon Poëme d'une infinité de choſes inutiles, & avoir négligé les plus eſſentielles, eſt preſſé de finir, & il nous dit que,

La Diſcorde rentra dans l'éternelle nuit,
A reconnoître un Roi, Mayenne fut réduit *.

La chûte eſt lourde, & le dénouement n'eſt pas heureux. Je crois que M. de Voltaire pouvoit nous dire quelque choſe de plus noble & de plus grand. S'il nous avoit repréſenté Mayenne vaincu dans un combat, demandant la vie à ſon vainqueur, & Henri la lui accorder après

* Fin du dixieme Chant.

s'étre laiſſé fléchir ; c'eſt en cette occaſion qu'on auroit approuvé la licence qu'il auroit priſe en s'écartant un peu de l'hiſtoire. Il n'auroit pas manqué à la vraiſemblance, puiſque toute la France vit à la fin de la guerre Mayenne aux genoux de Henri, implorer ſa clémence, & Henri lui pardonner avec ces graces & cette bonté, qui lui ramenerent après ſes victoires les cœurs de tous ceux qui s'étoient écartés de lui ; au lieu de nous dire proſaïquement, *à reconnoître un Roi, Mayenne fut réduit.*

Un des plus grands défauts du Poëme de M. de Voltaire, eſt de n'avoir pas ſçu par des épiſodes agréables & bien ménagées, égayer la triſteſſe dont il accable ſes lecteurs. C'eſt la peinture effrayante des crimes, que l'ambition, la haine, l'intérêt, la jalouſie font commettre aux Ligueurs ; c'eſt celle de la Saint Barthélemi, du ſiege de Paris, & tant d'autres tableaux qui font horreur. Ce ne ſont que des divinités mal faiſantes, la Diſcorde, la Superſtition, le Fanatiſme, qui luttent continuellement contre le pere des Bourbons. Le Poëte ne nous conduit que par des rochers eſcarpés & des précipices, ſans nous procurer quelque retraite agréable où nous puiſſions nous repoſer & re-

mettre notre eſprit dés frayeurs qu'il nous a cauſées.

C'eſt Vénus dans l'Eneïde, qui ſous la figure d'une Nymphe, raconte à Enée l'agréable hiſtoire de Didon ; c'eſt l'épiſode de l'infortuné Polidore, fils de Priam, qui nous attendrit ſur ſon malheureux ſort ; c'eſt l'aventure d'Ulyſſe avec le Cyclope Poliphême. Si Virgile fait arriver Enée chez Evandre, c'eſt dans un jour de ſolemnité conſacré à Hercule, pour avoir l'occaſion de raconter le combat de ce Dieu contre le voleur Cacus. L'hiſtoire de Niſus & d'Eurialus nous intéreſſe en faveur de ces deux amis. La mort de Pallas & ſa pompe funebre excitent notre compaſſion, & la valeureuſe Camille enlevée à la fleur de ſon âge, nous fait verſer des larmes.

Tels ſont les traits, qui lorſqu'ils ſont bien choiſis & bien circonſtanciés, attachent un lecteur par l'art avec lequel ils ſont racontés, ſans détourner ſon attention de l'objet principal auquel ils ſont liés par d'heureuſes tranſitions. Ce ſont cependant ces épiſodes qui ornent les ſix derniers livres de Virgile, que M. de Voltaire a blâmé.

Je voudrois demander à M. de Voltaire à

quel propos il fait entrer dans le ſeptieme Chant le ſyſtême du Philoſophe Newton, dont il nous donne un lambeau page 131, dans ces vers ampoulés, où il dit en parlant du ſoleil:

De lui partent ſans fin des torrens de lumiere *,
Qui donne en ſe montrant la vie à la matiere,
Et diſpenſe les jours, les ſaiſons & les ans,
A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces aſtres aſſervis à la loi qui les preſſe,
S'attirent dans leur courſe, & s'évitent ſans ceſſe....
. . . . Et loin dans cet eſpace
Où la matiere nage, & que Dieu ſeul embraſſe,
Sont des ſoleils ſans nombre & des mondes ſans fin.

De qui M. de Voltaire a-t il appris que le ſoleil donne la vie à la matiere? A-t-on jamais ouï parler de mondes flottans dans les airs, & de matiere qui nage? Où a t-il pris ces ſoleils ſans nombre, & ces mondes ſans fin? Quel pompeux galimatias; je ne crois pas qu'on ait jamais fait une plus extravagante deſcription des Cieux.

Par qui M. de Voltaire a-t-il été inſtruit de ce qui ſe paſſe à ce jugement univerſel, auquel

---

* A-t-on jamais pu dire des torrens de lumiere?

il fait paroître les fondateurs de toutes les religions du monde ? avec quelle audace ose-t-il dire, en parlant de Dieu :

Pourroit-il les juger, tel qu'un injuste maître,
Sur la loi des Chrétiens qu'ils n'avoient pu connoître ?
....Que s'ils ont été justes, ils ont été Chrétiens.

Cette conséquence est de la plus grande fausseté. Est-ce donc à lui à décider de la conduite que doit tenir l'Etre suprême dans la sagesse impénétrable de ses jugemens ? Il convient bien à ce Poëte de donner des conseils à la Divinité, & de faire dire à Henri, à l'aspect des punitions que Dieu inflige à ceux qui les ont méritées par leurs crimes :

Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux s'ils expiroient dans le sein de leur mere,
Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévere,
A l'homme, hélas ! trop libre, avoit daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobéir.

Que d'impiétés dans ces vers ! N'est-ce pas blâmer ouvertement la sagesse de Dieu, & le rendre auteur d'un mal qu'il pouvoit empê-

---

* Page 133.

cher ſuivant l'opinion de M. de Voltaire ? Il a bientôt oublié cette belle réponſe, qu'il fait faire à Henri, chant 1, page 14, par le ſolitaire. *De Dieu*, dit le vieillard, *adorons les deſſeins, & ne l'accuſons pas des fautes des humains.*

Autant que M. de Voltaire eſt libéral de ſatires, autant eſt-il avare de louanges envers ceux qui les méritent, ſur-tout pour les grands hommes que la France a produits; il avoit cependant en main de belles couleurs pour orner leurs portraits. Il n'emploie que quatre vers pour parler de

La Tremouille, Cliſſon, Montmorenci, de Foix,
Gueſclin le deſtructeur & le vengeur des Rois,
Le vertueux Bayard, & vous brave Amazone,
La honte des Anglois, & le ſoutien du Trône.

Pendant qu'il en emploie vingt-un pour tracer ceux de Richelieu & de Mazarin, & cela pour avoir le plaiſir de lancer des traits ſatiriques contr'eux.

Je vois cependant avec plaiſir ceux de Louis XII, & de ſon Miniſtre d'Amboiſe, qui ſont d'une grande vérité & d'une grande beauté * ;

* Page 140.

mais M. de Voltaire ne devoit pas souiller celui de Louis XII par le mal qu'il a dit de ce Prince dans son Histoire Universelle, & que je releverai ci-après.

Le portrait de Colbert est très-bien fait; mais il est gâté par la comparaison fausse & outrée que M. de Voltaire a fait de ce Ministre avec Moïse; cependant il l'a trouvée si juste, qu'il l'a encore employée pour Henri IV, à la fin de ce Chant.

Malgré le respect que nous inspirent les vertus & les grandes actions de Henri IV, je crois la comparaison, que le Poëte a fait de ce Prince avec Moïse, non-seulement déplacée, mais contraire à la vérité & à la vraisemblance.

Dieu remplissoit son front de la Majesté Sainte;
Ainsi quand le vengeur des peuples d'Israël,
Eut sur le Mont-Sina consulté l'Eternel,
Les Hébreux à ses pieds couchés dans la poussiere,
Ne purent de ses yeux soutenir la lumiere.

Lorsque le Poëte a fait cette comparaison, il savoit bien que Henri étoit encore Calviniste, comme il le lui fait reprocher quelques vers auparavant, par Saint Louis, en lui faisant voir ses ancêtres dans les Cieux.

Leur culte étoit le mien, pourquoi l'a-tu quitté?

Il n'avoit donc pas pu mériter une ſi grande faveur; & quand il l'auroit reçue, M. de Voltaire ne devoit pas conduire preſqu'auſſi-tôt ſon Héros dans le temple de l'Amour, pour le faire ſuccomber ſous les charmes de la volupté; la contradiction qu'il y a dans ce récit eſt de la plus grande inconſéquence, mais le Poëte n'y regarde pas de ſi près. Lorſqu'il a placé dans un endroit quelque beau morceau, il faut qu'il le détruiſe par quelque choſe de contraire.

La mort du jeune d'Ailly, dans le * huitieme Chant, eſt abſolument dépourvue de ces circonſtances intéreſſantes, capables d'exciter notre compaſſion. C'eſt ſon épouſe,

En accuſant le Ciel & déteſtant la Ligue,

Qui ne fait autre choſe que,

D'armer ſon tendre amant, & d'une main tremblante;
Attacher triſtement ſa cuiraſſe peſante.

Cuiraſſe peſante, épithete froide. Elle de-

---

* Huitieme Chant.

voit bien être pesante, puisque dans ce temps-là les cuirasses étoient de fer. Ce n'étoit pas l'office d'une femme d'attacher de pareilles armures; c'étoit celui d'un Ecuyer. Que de froideur dans ces vers; l'Auteur avoit cependant un beau champ pour nous exprimer les regrets de cette amante qui voit partir son époux pour un combat qui peut lui être funeste. Leur séparation se fait séchement, ou plutôt ne se fait point, puisque l'épouse ne fait que lui attacher sa cuirasse en accusant le Ciel. Et de quoi pouvoit-elle l'accuser, puisqu'il étoit incertain si son époux ne reviendroit pas victorieux? Un Gentilhomme attaché à son Prince, n'accuse point le Ciel, lorsqu'il va combattre pour sa gloire. Cette séparation devoit être accompagnée de ces tendres adieux, si naturels entre deux personnes qui s'aiment. Ces adieux devoient être mêlés de crainte, d'espérance & de confiance dans le courage du guerrier. Que ceux d'Hector & d'Andromaque dans Homere, sont différens. Si M. de Voltaire les avoit imités, il auroit mis dans son récit des agrémens qui l'auroient rendu plus touchant. De plus, il est contre la vraisemblance de voir tout d'un coup cette épouse au milieu du champ de ba-

taille,

taille, ſans ſçavoir comment elle y eſt arrivée.

Elle cherche......
Elle voit dans la foule des morts,
Elle voit ſon époux, elle tombe éperdue....
Le voile de la mort ſe répand ſur ſa vue....
Elle tient dans ſes bras ce corps pâle & ſanglant,
Le regarde, ſoupire & meurt en l'embraſſant.

Et tout cela arrive dans l'eſpace de douze vers, car M. de Voltaire eſt toujours preſſé de finir les narrations intéreſſantes, pour ſe jetter dans des deſcriptions frivoles, ou des réflexions inutiles.

Le dernier vers que je viens de citer, eſt l'imitation de ce beau vers que Boileau, dans ſon Lutrin, fait dire à la Molleſſe, qui,

Soupire, étend les bras, ferme l'œil & s'endort.

Dans celui de Boileau, c'eſt la belle nature qui s'exprime, & dans l'autre c'eſt la nature la plus forcée. Il falloit que la douleur de cette épouſe fût bien violente pour lui ôter la vie ſi promptement. Cette mort, ſi elle eſt vraie, car je crois le fait fort haſardé, pouvoit être amenée moins bruſquement. Je cite volontiers Boileau, malgré le peu de cas que

M. de Voltaire fait de ce Poëte, & les traits de ſatire qu'il a lancés contre lui.

Jamais à vos lecteurs n'offrez rien d'incroyable,
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.

Qu'auroit-on dit d'Homere, s'il avoit ainſi fait courir les champs à Andromaque pour venir expirer ſubitement ſur le corps d'Hector ? Et pourquoi faut-il que M. de Voltaire ait négligé, ou n'ait pas pu exprimer les regrets de cette tendre épouſe auſſi noblement qu'il a fait ceux du pere de d'Ailli, qui dans le combat avoit immolé à ſon courage ce cher fils, ſans le connoître ?

Là, ſoit que le ſoleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît ſa courſe au vaſte ſein de l'onde,
Sa voix faiſoit redire aux Echos attendris,
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.

Que ces vers & ceux qui les précedent ſont beaux ! Ils ſont cependant l'imitation de ceux que Virgile faiſoit dire à Orphée, lorſqu'il eut perdu ſa chere Euridice, & qui finiſſent par ce vers.

Te veniente die, te decedente canebat.

Je donne volontiers la palme à ceux du Poëte François.

A la ſuite de la victoire remportée par Henri dans les plaines d'Yvri, M. de Voltaire nous préſente un nouveau tableau auſſi bizarre qu'inutile.

Mayenne, cependant par une fuite prompte *
Dans les murs de Paris couroit cacher ſa honte;
Des Cieux dans ce moment les voûtes s'entrouvrirent;
Les manes des Bourbons dans les airs deſcendirent,
Louis au milieu d'eux, du haut du Firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment,
Vint voir comme il ſçauroit uſer de la victoire.

Quoique ces expreſſions ſoient hautes & magnifiques, elles ſont de la plus grande froideur, parce qu'elles s'écartent du naturel, & ne ſont pas ſoutenues par la nobleſſe des penſées. Ces grands mots ne font que du bruit, & rempliſſent les oreilles ſans aller au cœur.

M. de Voltaire n'avoit pas beſoin d'entrouvrir les voûtes des Cieux pour faire deſcendre dans les airs les manes des Bourbons, & Louis au milieu d'eux. D'ailleurs il étoit inutile de

* Fuite prompte, épithete platte. Il eſt certain que la peur donne, comme l'on dit, des aîles à un homme qui fuit.

leur faire quitter le Firmament pour contempler ſeulement Henri, & voir comment il uſeroit de la victoire, car les Dieux n'ont pas la vue ſi courte, qu'ils ſoient obligés d'en deſcendre, pour voir ce qui ſe paſſe ſur la terre. Enſuite M. de Voltaire abandonne ſa machine, on ne ſçait ce qu'elle devient, & il ne nous dit point ſi les manes des Bourbons ſont remontés dans les Cieux, ou s'ils ſont reſtés dans les airs. Il eſt vrai que M. de Voltaire fait enſuite un beau récit de la maniere dont ſon Héros uſa de la victoire. Son caractere y eſt dépeint avec les plus brillantes couleurs. Sa valeur & ſa clémence y ſont dans le plus beau jour. Ce morceau mérite d'être admiré, mais j'aurois deſiré qu'il eût ſupprimé la lourde machine dont il eſt précédé, & ces manes qui ne deſcendent du Ciel que pour voir Henri.

Si l'on a donné tant d'éloges au neuvieme Chant, c'eſt qu'on a été ſéduit par un grand nombre de beaux vers, dont il eſt orné, & qui couvrent d'un voile agréable les défauts dont il eſt rempli. Il étoit fait pour nous repréſenter Henri IV, épris des charmes de Gabrielle d'Eſtrées. Que de belles choſes à dire ſur ce ſujet ! mais les principaux objets ſont

presqu'anéantis par les accessoires inutiles dont l'Auteur l'a surchargé. Il nous a dit dans son essai sur la Poésie, que Virgile dans son quatrieme livre de l'Eneïde, *avoit tout dit au cœur.* Il faut que cela soit vrai, puisque M. Voltaire n'a pu trouver le moyen de lui dire un seul mot dans ce Chant de la Henriade.

Il commence ce neuvieme Chant par la description de ces heureux climats, au milieu desquels est situé le temple de l'Amour. L'allégorie *du sanctuaire* de ce temple est très-belle, & faite afin de donner du mépris pour les voluptés efféminées, & les monstres qui l'habitent. Le discours de la Discorde à l'Amour est beau, cette divinité mal-faisante est bien placée dans cet endroit. Mais la description du voyage de l'Amour est trop chargé de détails minutieux & de circonstances puériles. Il falloit le supprimer tout entier,

Il vole aux champs François sur l'aîle des Zéphirs.

Je croyois que l'Amour voloit avec ses propres aîles, & qu'il n'avoit pas besoin d'être porté sur celles des Zephirs, mais c'étoit apparemment pour aller plus vîte : cependant s'il

étoit si pressé, pourquoi s'arrête-t-il à considérer

> Le foible Ximois, & les champs où fut Troye.
> La cendre des Palais pas ses mains consumés.

Le spectacle en est effectivement fort agréable, & que vient faire ici Vénise,

> Venise dont Neptune admire le destin,
> Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.

Ces vers sont deux bonnes chevilles.

> Il descend, il s'arrête aux chămps de la Sicile,
> Où lui-même inspira Théocrite & Virgile.

A quel propos va-t-il se promener à Vaucluse, où

> Petrarque soupira * ses vers & ses amours?

Toutes ces descriptions sont postiches, les personnes judicieuses ne les regardent que comme des remplissages inutiles, qui ne devoient pas être mêlés avec les beautés que ce Chant renferme.

La description de l'orage que l'Amour excire pour conduire Henri dans Anet, est trop ampoulée, & n'a rien de naturel.

> Il parle, on voit soudain les Elémens armés.

---

* On peut dire soupirer des vers, mais soupirer des amours, cela n'est pas François.

Expreſſion fauſſe : quelles armes portoient ils ?

D'un bout du monde à l'autre appellant les orages.

Je voudrois bien entendre la voix des Elémens, & ſçavoir comment ils appellent les orages.

Quelle différence entre ces orages & celui que Virgile décrit. Que celui-ci eſt beau, ſimple & naturel ! Il n'a pas beſoin

De verſer des torrens ſuſpendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.

Toutes ces expreſſions forcées & outrées ; ſont contraires à la pureté de la langue Françoiſe. Pourquoi M. de Voltaire s'eſt-il ſi fort écarté de ce précepte de Boileau ;

Sur-tout qu'en vos écrits la langue révérée ;
Dans vos plus grands excès vous ſoit toujours ſacrée ;
Mon eſprit n'admet point un pompeux barbariſme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux ſolécíſme.

Cependant continue M. de Voltaire,

La plus affreuſe nuit ſuccede au plus beau jour ;
La Nature en gémit & reconnoît l'Amour.

A quelles marques la Nature gémiſſante peut-elle reconnoître l'Amour dans un orage qui eſt

un effet purement naturel. Cette expreſſion eſt trop forcée.

Dans les ſillons fangeux de la campagne humide,
Le Roi marche incertain, ſans eſcorte & ſans guide.

Comme la route n'eſt ni ſûre ni agréable,

L'Amour en ce moment allumant ſon flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.

Il fait le même effet dit le Poëte, que les feux follets que l'on voit briller dans les campagnes. Cela n'eſt pas fort intéreſſant, mais enfin il conduit le Héros au Château d'Anet, où il arrive, ſans doute bien crotté, après avoir long-temps marché *dans les ſillons fangeux*. Il ne ſe doute pas que l'orage affreux qu'il vient d'eſſuyer eſt le prélude d'une aventure agréable que l'Amour lui prépare; car elle n'eſt amenée par aucune circonſtance qui la faſſe connoître.

Comme M. de Voltaire n'eſt pas heureux en tranſitions, il nous dit tout d'un coup ſans nous faire attendre,

Depuis peu la Fortune en ces triſtes climats,
D'une illuſtre mortelle avoit conduit les pas
Dans le fond d'un Château tranquille & ſolitaire;
Loin du bruit des combats elle attendoit ſon pere.

Dans le fond d'un Château, expreſſion baſſe. On dit le fond d'un puits, ou le fond d'un tonneau, mais on n'a jamais dit le fond d'un Château.

L'Amour qui cependant s'apprête à la ſurprendre,
Sous un nom ſuppoſé près d'elle vient ſe rendre,
Il prend d'un ſimple enfant la figure & la voix;
On a vu, lui dit-il, ſur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne,
Il gliſſoit dans ſon cœur en lui diſant ces mots,
Un deſir inconnu de plaire à ce Héros.

Gliſſer un deſir dans le cœur de quelqu'un, eſt une expreſſion originale. L'entrée de cet Ambaſſadeur eſt bien commune. Son diſcours ne brille pas par l'éloquence & la beauté des expreſſions. Elles ne ſont pas fort perſuaſives, mais pour y ſuppléer, *il gliſſoit dans ſon cœur.* Comment d'Eſtrée devoit-elle recevoir ce jeune Mercure, elle dont.....

Le cœur fait pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun Amant encor n'avoit reçu les vœux.

Cependant.......

Audevant du Monarque il conduiſit ſes pas.

L'Auteur fait en cet endroit une tirade de

douze vers, qui contiennent le détail des beautés de d'Eſtrée, & enſuite l'Amour la laiſſe avec ſon amant, ſans doute pour lui donner le temps de les conſidérer, de les admirer & de faire la belle converſation. Si l'Auteur ne nous en fait aucun détail, c'eſt qu'il eſt occupé à faire faire à l'Amour une incurſion dans les climats voiſins, & nous donner une inutile & peſante deſcription des charmes qu'il y répand.

....Il fait plus, à l'Amour tout miracle eſt poſſible,
Il enchante ces lieux par un charme *invincible.*
. . . . Les oiſeaux dans les champs,
Redoublent leurs baiſers, leurs careſſes & leurs chants;
Le Moiſſonneur ardent qui court avant l'Aurore,
Couper les blonds épis que l'Eté fait éclore,
S'arrête, s'inquiete, & pouſſe des ſoupirs,
Son cœur eſt étonné de ſes nouveaux deſirs,
Et laiſſe en *ſoupirant* ſes moiſſons imparfaites;
Près de lui la Bergere oubliant ſes troupeaux,
De ſa tremblante main ſent tomber ſes fuſeaux, &c, &c.

Voilà une bien froide deſcription des charmes invincibles de l'Amour. Je ne ſçais ſi l'on a jamais dit les baiſers des oiſeaux.

Cependant ces charmes ſont faits pour enflammer les deux Amans qui ſont renfermés

dans le Château, & qui n'en voient rien. Mais l'Amour y réuſſit.

Contre un ſi grand pouvoir qu'eût pu faire d'Eſtrée ?
Par un charme indomptable elle étoit attirée ;
Elle avoit à combattre en ce funeſte jour,
Sa jeuneſſe, ſon cœur, un Héros & l'Amour.
Quelque temps de Henri la valeur immortelle,
Vers ſes drapeaux vainqueurs en ſecret le rappelle,
Une inviſible main le retient malgré lui,
Dans ſa vertu premiere il cherche un vain appui;
Sa vertu l'abandonne, & ſon ame enivrée,
N'aime, ne voit, n'entend, ne connoît que d'Eſtrée.

Pour rendre ces deux Amans amoureux & heureux, l'Auteur n'emploie que dix vers. Il en eſt bien chiche dans un des plus beaux endroits de ſon Poëme, pendant que dans d'autres il en a mis une ſi grande quantité d'inutiles.

Enſuite, après avoir député *l'Ange heureux des François*, vers du Pleſſis Mornai, pour venir retirer Henri d'entre les bras de la molleſſe, il nous dépeint encore les deux Amans dans l'ivreſſe de leurs plaiſirs.

Au fond de ces jardins au bord d'une onde claire,
Sous un mirthe amoureux, aſyle du myſtere,
D'Eſtrée à ſon Amant prodiguoit ſes appas,
Il languiſſoit près d'elle, il brûloit dans ſes bras,

La peinture eſt un peu laſcive. Tout cela ſe paſſe très-promptement, ſans que les Amans ſe ſoient dit une ſeule parole; mais il ne faut pas s'en étonner, l'Amour de M. de Voltaire eſt François, il aime à bruſquer les aventures.

Ne doit-on pas être bien ſurpris que le Poëte ait fait ſuccomber en ſi peu de temps le cœur de d'Eſtrée, qui,

D'aucun Amant encor n'avoit reçu les vœux.

Cela ſe fait ſi précipitamment, que l'Auteur nous donne une idée aſſez équivoque de Gabrielle d'Eſtrée, & du peu de talent, d'ordre & de goût qu'il a pour compoſer un ouvrage, qui par ſa décence & par ſes agrémens puiſſe mériter nos applaudiſſemens. Quoiqu'il nous ait dit, *qu'à l'Amour tout miracle eſt poſſible*, il ne s'empare pas d'un jeune cœur avec tant de facilité. Il ne détruit pas en un moment ces principes de ſageſſe & de pudeur, que l'Auteur de la Nature a imprimés dans le ſein de ce ſexe charmant.

Voyez, Monſieur, avec quelle intelligence le modeſte Virgile a traité cette paſſion. Il fait prendre à l'Amour la reſſemblance du fils d'Enée, qui ſe préſente à Didon avec de ſu-

perbes préſens. Il inſinue doucement dans le cœur de cette Reine les plus tendres ſentimens pour Enée. Il n'a pas beſoin de parler en ſa faveur, *ni de gliſſer dans le cœur* de Didon, comme fait l'Amour de M. de Voltaire, *un deſir* de plaire à ce Héros; il ne quitte pas cette Reine pour aller enchanter les lieux voiſins. Il tâche d'effacer le ſouvenir de Sichée, & de faire oublier à Didon ſes premiers ſentimens pour lui. Cependant cette Princeſſe, ne ſe rend pas aux premieres attaques. Elle fait tous ſes efforts pour arracher de ſon cœur le trait qui l'a bleſſée. Les larmes coulent de ſes yeux en abondance. Elle cherche du ſecours dans les conſeils de ſa ſœur. Elle fait des ſacrifices pour demander aux Dieux d'éteindre le feu qui la dévore. Que la terre s'ouvre pour m'engloutir, dit-elle, ou que la foudre de Jupiter me précipite dans les Enfers avant que je viole tes droits, ô pudeur ſacrée! que mon amour ne ſorte jamais du tombeau de celui à qui j'ai donné les prémices de mon cœur. Son honneur, ſa gloire & ſon amour, la jettent alternativement dans les plus accablantes irréſolutions; enfin, il faut toute la puiſſance de Vénus & de Junon pour la forcer à ſe rendre, encore ces

Déesses ne la déterminent-elle que par le sécours de l'Hymen. Que de beautés il y avoit à imiter dans ce quatrieme livre, *mais Virgile avoit tout dit au cœur.*

Le rôle que fait du Plessis Mornai, dans la séparation des deux Amans, est beau & fort décent. Je ne trouverois rien à redire dans la fin de ce Chant, sinon que la séparation de d'Estrée & de Henri est trop précipitée pour deux cœurs qui étoient dans les premiers accès de l'amour, elle pouvoit être amenée avec moins de sécheresse. Que de différence entre cette séparation, & celle de Didon & d'Enée. Mais d'Estrée est plus facile à consoler.

L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyoit tendrement la rapelle.
D'un espoir séduisant il lui rend la douceur,
Et soulage des maux dont lui seul est l'Auteur, &c.

Il l'abandonne ensuite. Le Héros part brusquement sans rien dire à sa maîtresse.

Et l'Amour indigné que le devoir surmonte,
Va cacher loin d'Anet sa colere & sa honte.

Je ne sçais si l'on a jamais dit que le devoir surmonte quelqu'un, c'est au lecteur à juger si

l'expreſſion eſt Françoiſe. Cette ſéparation eſt bien froide. Celle de Renaud & d'Armide, n'eſt pas ſi tranquille.

Il ne paroît pas digne du miniſtere *du Génie heureux qui préſide à la France*, d'aller chercher au milieu des drapeaux de Calvin le ſeul ſage, que le Poëte imagine digne de retirer Henri des bras de la volupté; mais dit l'Auteur,

C'étoit pour nous inſtruire,
Que ſouvent la raiſon ſuffit à nous conduire,
Ainſi qu'elle guida chez les peuples Payens,
Marc-Aurele, ou Platon, *la honte des Chrétiens.*

Ce dernier vers eſt une de ces hardieſſes que l'Auteur ſe permet trop ſouvent. A-t-on jamais pu dire que des Payens même raiſonnables aient été la honte des Chrétiens, à moins que M. de Voltaire ne connoiſſe pas les véritables Chrétiens? Croit-il donc que les vertus de Marc-Aurele, qui n'avoit aucune connoiſſance du vrai Dieu, ſoient la honte des Chrétiens? Cette penſée eſt bien impie & bien mépriſante pour la religion. Si j'admets que ce Prince a ſçu gouverner ſagement l'Empire Romain, M. de Voltaire doit convenir que les Chrétiens de ce temps-là pratiquoient les vertus

Evangéliques dans le plus eminent degré ; car on étoit alors dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, puiſque Marc-Aurele vivoit environ 110 ans après Jeſus-Chriſt.

Lorſque M. de Voltaire lançoit cette Epigramme contre les Chrétiens, il ne ſe ſouvenoit pas de ce qu'il avoit dit dans ſon quatrieme Chant, page 75, en faveur de la religion Chrétienne.

Là, Dieu même a fondé ſon Egliſe naiſſante,
Tantôt perſécutée, & tantôt triomphante,
Là ſon premier Apôtre avec la vérité,
Conduiſit la candeur & la ſimplicité.

Puiſque Dieu même a fondé ſon Egliſe, M. de Voltaire penſe-t-il que cet Etre tout-puiſſant, l'avoit abandonnée dès le temps de Marc-Aurele, au point que les *vertus d'un Payen fuſſent la honte des Chrétiens* ? c'eſt d'après cette fauſſe idée qu'il débite cette horrible ſatire.

Les ſucceſſeurs de Chriſt au fond du ſanctuaire,
Placerent ſans rougir, l'inceſte & l'adultere.

Si M. de Voltaire étoit inſtruit de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, il ne confondroit pas avec les ſucceſſeurs dont il parle, le grand nombre de

de Pontifes Chrétiens, dont les vertus sublimes, la ſageſſe & les lumieres, ont fait l'admiration même des Payens.

Non, Dieu n'a point abandonné ſon Egliſe, & s'il a permis qu'il s'y introduisît quelques abus, admirons les décrets de ſa providence, ſans avoir la hardieſſe de vouloir les pénétrer; ſouvenons-nous ſeulement qu'il a promis autentiquement de récompenſer nos vertus, & nous a menacé de punir nos vices.

C'eſt ainſi que M. de Voltaire ſe livrant ſans jugement & ſans réflexions à ſon imagination déréglée, tombe dans des écarts monſtrueux, qui nous découvrent qu'il admet & prêche l'indifférence des religions.

Je parlerai peu du dixieme Chant, dans lequel il y a de très-belles choſes. Le combat de d'Aumale avec Turenne, mérite des applaudiſſemens, mais j'aurois voulu que M. de Voltaire ſe fût abſtenu de cette réflexion trop hardie qu'il fait faire à d'Aumale:

J'attends tout de mon bras *;
C'eſt de nous que dépend le deſtin des combats;
Envain l'homme timide implore un Dieu ſuprême,
Tranquille au haut du Ciel, il nous laiſſe à nous-mêmes,

* Page 203.

Le parti le plus juſte eſt celui du vainqueur,
Et le Dieu de la guerre eſt la ſeule valeur.

Ces vers ne reſpirent que le mépris de la Divinité ; M. de Voltaire admet ici le ſyſtême d'Epicure, qui prétendoit que les Dieux ne prenoient aucune part à ce qui ſe paſſoit ſur la terre.

Il eſt étonnant qu'un ouvrage qui brille par l'éclat d'une ſi grande quantité de vers magnifiques, ſoit obſcurci par tant d'autres dépourvus de ſens & de raiſon. En voici un trait par lequel il coupe le combat de Turenne & de d'Aumale, afin d'en rendre un ange ſpectateur, & voir triompher Turenne.

Un ange eſt deſcendu ſur le trône des airs *,
Couronné de rayons, nageant dans la lumiere,
Sur des aîles de feu parcourant ſa carriere,
Et laiſſant loin de lui l'Occident éclairé,
Des ſillons lumineux dont il eſt entouré.

Il n'y a dans cette deſcription, ni nobleſſe, ni dignité, ni vérité. C'étoit une choſe bien rare de voir un trône nager dans la lumiere avec l'ange, parcourir ſa carriere ſur des aîles

* Page 202.

de feu. On ne s'eſt jamais ſervi de pareilles ex-preſſions ; Chapelain n'a jamais fait des vers auſſi durs & auſſi forcés que ceux-là.

Je pourrois, Monſieur, vous citer encore pluſieurs autres morceaux de la Henriade, qui mériteroient d'être relevés, mais il faudroit un trop gros volume pour les mettre ſous vos yeux. J'ajouterai ſeulement aux réflexions que je viens de faire, ce que je penſe ſur ce Poëme. On y reconnoît le beau génie de l'Auteur pour la véritable Poëſie. Cet ouvrage mérite à beaucoup d'égards notre admiration. Mais nous regrettons en même temps que la vivacité de ſon imagination, l'ait empêché de donner à ce Poëme toute la régularité & la perfection dont il étoit ſuſceptible. M. de Voltaire étoit encore trop jeune, lorſqu'en l'année 1723, il en a donné la premiere édition. Son eſprit n'avoit pas encore acquis ſa maturité par les rayons de la raiſon, par la ſolidité des réflexions & les ſçavantes connoiſſances. Il n'a pas ſçu choi-ſir des amis éclairés & ſinceres, capables de lui donner de ſalutaires avis, qui auroient élagué les ornemens ambitieux, & les défauts qui éclatent dans cet ouvrage ; auſſi y a-t-il fait

très-peu de correction dans les éditions postérieures.

Ses descriptions & ses narrations sont trop longues, trop d'abondance appauvrit sa matiere. Ses réflexions trop fréquentes & souvent déplacées, sont trop chargées de traits satiriques & mordans, dont la plupart sont trop méprisans pour la religion. Ses machines sont trop lourdes, & péchent trop contre la vraisemblance. Il est toujours dans un enthousiasme violent, qui fait fuir les graces. Il n'a jamais emprunté la ceinture de Vénus, qui lui auroit donné cette douce & heureuse chaleur, & ces aménités capables d'embellir ses Poésies. On n'y découvre point ces sentences sages & vertueuses, dont la vérité tournée en proverbes & *faciles à retenir, laissent en nous un long souvenir du mérite de l'Auteur* *. Il n'y a dans la Henriade aucunes de ces agréables épisodes capables de nous dérider le front. Il ne connoît pas l'art des transitions & de ces heureux passages, qui amenent naturellement les événemens & les lient imperceptiblement les uns aux autres. Son poëme est composé de magni-

* Boileau.

fiques morceaux de poésie, mais ils sont trop détachés, & faute d'ordre, ils lui ôtent sa perfection. Si M. de Voltaire vouloit retrancher les défauts qui l'offusquent, il en formeroit le plus bel ouvrage qui ait paru & qui paroîtroit peut-être jamais dans notre langue. Il est vrai qu'il faudroit le réduire au moins aux deux tiers, mais il paroît jusqu'à présent qu'il n'a pas voulu faire ce sacrifice. Je ne suis point offensé, dit Horace *, lorsque je trouve quelques taches dans un ouvrage d'ailleurs rempli de beautés. Il a raison : qui sont ceux qui n'ont pas quelques défauts ? mais il ne faut pas qu'ils soient en si grand nombre qu'ils dégradent ces mêmes beautés. Je finirai par ces vers de Boileau, qui nous apprennent en quoi consiste la véritable perfection d'un ouvrage.

C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent ;
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu,
Que le début, la fin répondent au milieu ;
Que d'un art délicat les pieces assorties,
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties.

M. de Voltaire a-t-il mis ce beau précepte

* *Non ego paucis offendar maculis in quo plura nitent.* De Ar. Poëtica.

en uſage ? c'eſt aux lecteurs judicieux d'en juger.

Je ne vous entretiendrai pas, Monſieur, de tous les ouvrages de M. de Voltaire, ils ſont en trop grand nombre. Je laiſſerai de côté ceux qui n'étant que des traités frivoles ou inutiles, doivent reſter dans l'oubli ; je vous parlerai ſeulement de quelques-uns qui méritent une attention particuliere.

Je crois que ſes pieces de Théatre ſont ſes meilleurs ouvrages. Elles contiennent une très-grande quantité de beaux vers dictés par le vrai talent qu'il a pour la poéſie. Elles brillent encore par le grand nombre de ſentences tirées de l'Ecriture, qu'il y a inſérées, & qu'il s'eſt rendu propres par l'élegance, & la vérité avec leſquelles il les a traduites. Je lui rends ſur cet article toute la juſtice qu'il mérite. Heureux s'il s'en étoit tenu à ces ſortes d'ouvrages, & s'il ne s'étoit pas deshonoré par de mauvaiſes pieces & des traités licentieux, & ſur-tout par ſon Poëme de la Pucelle. Je ne puis imaginer comment M. de Voltaire avec tant d'eſprit a pu nous donner un ouvrage auſſi indécent que celui-là : je le mépriſe trop pour relever les infamies dont il eſt rempli. Je dirai ſeulement que c'eſt le comble de la méchanceté d'avoir

composé ce Poëme contre une Héroïne à qui la France a les plus grandes obligations, l'ayant empêché de tomber sous le joug des Anglois, par la levée qu'elle les força de faire du siege d'Orléans, par les victoires qu'elle a remportées sur eux, & les autres actions glorieuses qu'elle a faites; contre une fille dont la conduite a été la plus modeste & la plus sage au milieu des armées, & à laquelle les langues les plus satiriques & les plus médisantes, n'ont jamais reproché la moindre foiblesse : pour laquelle enfin le Roi Charles VII, & les Héros qui l'ont aidée à chasser les Anglois de son Royaume, & tout le peuple François, témoins de ses belles actions, ont eu la plus grande vénération, & à la mémoire de laquelle ils ont fait élever un monument qui rappelle à leurs descendans celle des vertus héroïques de cette admirable fille. M. de Voltaire lui avoit cependant rendu la justice qu'elle mérite dans ces vers du septieme Chant, page 142,

. . . . Et vous brave Amazone,
La honte des Anglois, & le soutien du trône.

Pourquoi faut-il que M. de Voltaire ait ou-

blié lorſqu'il compoſoit cet ouvrage, ces deux beaux vers de Boileau ?

Que votre ame & vos mœurs peintes dans vos ouvrages,
Ne nous offrent de vous que de nobles images.

Je ne rappellerai point les autres pieces ſatiriques & mordantes, qu'il a débitées, les unes contre la religion, & les autres contre ceux qu'il regardoit comme ſes ennemis. J'ignore les raiſons qu'il a eu d'écrire ſon Poëme de la guerre de Geneve. Auroit-il conçu de la jalouſie contre M. Jean-Jacques Rouſſeau ? Peut-être que la rivalité du mérite y a eu quelque part. Il eſt vrai que M. Rouſſeau écrit infiniment mieux que M. de Voltaire. Je dirai même que le ſtyle de M. Rouſſeau, a effacé par la beauté de ſa diction, celui de tous les Auteurs qui l'ont précédé.

M. de Voltaire a voulu nous faire auſſi connoître que la vaſte étendue de ſon génie étoit ſuſceptible des plus ſublimes connoiſſances de la Philoſophie. Il s'enferme dans ſon cabinet, il lit attentivement les ouvrages de Newton, il les conçoit avec tant de facilité, qu'il enfante en très-peu de temps un volume qui en contient tout l'elixir, & en ſix mois de temps

il ſe croit auſſi habile Philoſophe que Newton, qui a paſſé près de ſoixante années de ſa vie dans la plus profonde méditation. Il eſt vrai que les Anglois ont prouvé à M. de Voltaire qu'il ne ſçavoit pas les premiers Elémens de la Philoſophie de Newton ; comme ils s'y connoiſſent mieux que moi, je m'en rapporte à ce qu'ils en ont dit.

M. de Voltaire n'a pas mieux réuſſi dans les ouvrages hiſtoriques. Sa vie de Charles XII eſt cependant aſſez bien faite, & aſſez ſagement écrite ; mais lorſqu'il l'a donnée au public, il n'avoit pas encore pris ce ton déciſif & ſatirique, qu'il s'eſt arrogé depuis. Je crois qu'il n'a jamais bien connu les véritables regles que doivent ſuivre ceux qui s'occupent de l'hiſtoire, car il paroît n'en avoir fait aucun uſage. Il avoit cependant de beaux modeles à imiter, tant chez les anciens que chez les modernes. Ses Annales de l'Empire, & d'autres ouvrages que je ne veux pas citer, parce qu'ils ſont tombés dans l'oubli, ſont d'un ſtyle ſec & faſtidieux, dont il eſt difficile de ſoutenir la lecture.

Cependant s'il eſt vrai que le véritable but de l'hiſtoire doive être d'inſtruire les Princes

& les peuples, & de régler leur cœur & leur esprit par des réflexions épurées aux rayons du bon sens, & de les exciter à la vertu par les beaux exemples qu'on doit leur présenter, M. de Voltaire s'est beaucoup écarté de cette route dans son Histoire Universelle. Au lieu d'embellir la vérité par des traits nobles, instructifs & intéressans, il l'a corrompue par des Satires & des Epigrammes, & l'a déshonorée par des faits bas & puérils qu'il a ramassés dans les immondices de l'histoire. A quel propos vient-il nous dire, *qu'autrefois à faute de chandelle, on s'eclairoit avec de petits morceaux de bois sec?* Pouvoit-il ignorer que l'huile a été en usage de tout temps? Que fait dans un ouvrage aussi sérieux, la description qu'il a donnée de la fête de l'Ane? N'avoit-il rien de mieux à nous apprendre que l'invention des Besicles & de la Fayance, & tant d'autres faits indignes de la majesté de l'histoire? En parlant du Concile de Basle, il rapporte de petites anecdotes jusqu'à présent inconnues. L'enlévement fait par les Emissaires du Pape, de la serrure de la cassete où l'on gardoit les sceaux du Concile, afin de sceller un acte contraire à ce que les Peres avoient décidé, a quelque chose de co-

mique pour faire paroître l'Empereur de Conſtantinople, & procurer la réunion de l'Egliſe Latine, avec l'Egliſe Grecque. Il rapporte exactement les injures atroces qu'il prétend que les Peres du Concile, & les Légats du Pape, ſe diſoient réciproquement, & il finit par le diſcours que fit au Concile, ce fameux Capitaine Huſſite, Procope le Raſé, lequel, à la tête de deux cens Gentilshommes, veut prouver que *les Moines étoient une invention du Diable*, & cela pour placer cette Epigramme, *qu'on lui répondit par un éclat de riſée pendant qu'on avoit répondu aux infortunés Jean Hus, & Jerôme de Prague, par un arrêt de mort.* Il dit dans un autre endroit, que *ſi l'on regarde le Concile de Baſle, par les regles de diſcipline qu'il donna, on verra d'un côté des hommes très-ſages, & de l'autre une troupe de factieux.* Il fait encore à ce ſujet des réflexions particulieres & déplacées, qui ne tendent qu'à donner du ridicule à ce Concile. Pourquoi a-t-il négligé ce beau trait ſi intéreſſant pour la nation Françoiſe ? Que ce fut ce Concile qui par ſes Ambaſſadeurs ſollicita fortement le Duc de Bourgogne, Philippe le Bon, de ſe réunir avec la France. Qu'il l'avoit exhorté à ſe reſſouvenir qu'il étoit Chrétien &

Prince du Sang de France. Que par les maux infinis qu'il avoit causés dans le Royaume, il n'avoit que trop vengé la mort de son pere, qui étoit le crime de quelques Domestiques du Duc d'Orléans, dont le Roi Charles VII, & ses sujets, étoient innocens. Que le Cardinal de Chypre assista de la part du Concile comme médiateur aux conférences d'Arras, qui produisirent la paix entre les deux Princes. Tels sont les faits intéressans qui doivent trouver place dans une histoire sérieuse, au lieu de ceux que M. de Voltaire y a répandus sans ordre & sans discernement. Il est bien plus aisé de jetter sur le papier des traits brillans dictés par une imagination vive, que de passer son temps à choisir à l'aide d'une critique sensée, les faits historiques qu'on veut transmettre à la posterité.

Je ne sçais si dans un ouvrage aussi court que son Histoire Universelle, M. de Voltaire devoit nous faire voyager dans l'Asie & à la Chine, & nous parler de l'histoire des Turcs, mais il vouloit nous apprendre cette anecdote curieuse & instructive *que Mahomet II, avoit donné à un Architecte une rue entiere de Constantinople, dont la possession est demeurée jusqu'à present à sa*

famille, & il vouloit conſerver le beau mot de ce Sultan, *qui menacoit le Doge de Veniſe de l'envoyer au fond de la Mer conſommer ſon mariage avec elle.* Ces traits ſont fort intéreſſans.

Je ne blâme cependant pas les éloges que M. de Voltaire a donnés à Mahomet II, s'ils ſont vrais; mais ſi lorſqu'on écrit l'hiſtoire, on doit en rapportant les belles actions des Princes, parler en même temps de leurs défauts, ne devoit-il pas rapporter le trait d'inhumanité de ce Sultan, qui trancha de ſa propre main la tête à la belle Irene, qu'il avoit regardé comme ſon épouſe pendant près d'un mois?

Mais je ne puis pardonner à M. de Voltaire d'avoir dit tant de mal & de fauſſetés de ſes Rois. Avec quelle audace oſe-t-il avancer, page 205, *que ce qui eſt déplorable, c'eſt que Louis XII, pere de ſon peuple, favoriſoit en Italie les barbaries du Pape Alexandre VI, lui abandonnoit le ſang de ſes victimes & ſecondoit toutes ſes violences.* M. de Voltaire s'imagine nous en impoſer avec ces termes ampoulés & giganteſques, indignes de la ſimplicité avec laquelle l'hiſtoire doit être écrite, & nous faire croire de pareilles infamies d'un Prince dont toute la France

adoroit les vertus, & qu'elle avoit ſurnommé ſon pere. M. de Voltaire eſt le premier à dire, page 29, en cherchant à juſtifier ce Pape Alexandre VI, que les hiſtoriens du temps accuſent d'avoir voulu empoiſonner pluſieurs Cardinaux pour s'emparer de leurs richeſſes, *qu'on ne cite perſonne qui en ait fait l'aveu, & qu'il paroît bien difficile qu'on en fût informé*; & lui quel Auteur cite-t-il au ſujet de Louis XII, pour lui imputer un crime ſi atroce ? Ne devoit-il pas ſe ſervir de ce raiſonnement pour juſtifier un de ſes plus grands Rois ? Il n'a jamais ſçu ſans doute ce beau mot de Louis XII, qui fait connoître toute la beauté & la bonté de ſon caractere, *que le Roi de France ne vengeoit point les querelles du Duc d'Orléans* *. M. de Voltaire qui eſt toujours en contradiction avec lui-même, ne ſe ſouvenoit pas lorſqu'il a ſi mal parlé de Louis XII, du bel éloge qu'il avoit fait de lui dans le ſeptieme livre de ſa Henriade.

Le ſage Louis XII, au milieu de ces Rois,
S'éleve comme un cedre, & leur donne des loix;

---

* Louis XII, n'étant encore que Duc d'Orléans, avoit été fait priſonnier par la Trimouille, à la Bataille de Saint Aubin, & quelqu'un voulant l'engager à punir la Trimouille, il répondit ce beau mot.

Ce Roi, qu'à nos Aïeux donna le Ciel propice,
Sur ſon trône, avec lui fit aſſeoir la juſtice.

Je ne dirai rien des autres Princes de l'Europe, dont l'hiſtoire eſt rapportée dans le troiſieme volume; il y a de bonnes choſes, mais M. de Voltaire coupe trop ſouvent le fil de ſa narration, les faits ſont noyés dans un torrent de circonſtances inutiles, & de réflexions malignes qui troublent la netteté qui devroit être dans ſon ouvrage. Il ne ſçait pas que le grand art d'un hiſtorien eſt de procurer à ſes lecteurs le plaiſir & la liberté de faire eux-mêmes leurs réflexions ſans les prévenir.

Le morceau de cet ouvrage qui m'a le plus choqué, & par lequel je finirai, eſt l'hiſtoire de Louis XI, dans laquelle il a encore enchéri ſur les calomnies qu'on a débitées contre ce Prince. Il avoit beaucoup de vices & de défauts; je ne prétends pas ici juſtifier ſa mémoire, j'oſerai cependant avancer qu'il avoit de très-bonnes qualités. M. de Voltaire eſt forcé d'en convenir, en diſant ſimplement *qu'il avoit du courage, qu'il ſçavoit donner en Roi, qu'il connoiſſoit les hommes & les affaires, & vouloit que la juſtice fût rendue*; & comme s'il ſe répentoit

de lui avoir donné cette courte louange, il finit par ce trait de ſatire, *qu'il vouloit qu'au moins lui ſeul fût injuſte.* Peut-on s'exprimer avec tant de méchanceté ! A qui Louis XI pouvoit-il avoir fait une ſi affreuſe confidence ? Ne ſçavons-nous pas que les hommes cachent avec le plus grand ſoin leurs défauts, & leurs mauvaiſes qualités, & qu'ils ſe les cacheroient à eux-mêmes, ſi leur conſcience ne les leur reprochoit pas au fond de leur cœur. De qui M. de Voltaire peut il avoir appris ce trait ? quel Auteur en a parlé ? S'il n'en cite aucun, nous ſommes en droit de lui reprocher ſa mauvaiſe foi. Enſuite il tourne ce Prince en ridicule, en diſant *qu'il introduiſit la méthode Italienne, de ſonner la cloche à midi, & qu'il obtint du Pape la permiſſion de porter le ſurplis & l'aumuſſe.* Il faut être bien peu inſtruit de la maniere dont l'hiſtoire doit être écrite pour nous apprendre de pareilles platitudes.

Mais ce n'étoit pas encore aſſez, il falloit rapporter des faits abſolument faux, comme lorſqu'il dit, *que Louis XI n'eut pour Confidens & pour Miniſtres, que des hommes nés dans la fange, & dont le cœur étoit au-deſſous de leur état.* Philippe de Commines, l'Amiral de Brezé, les Comtes

Comtes du Maine & de Chabannes, le Seigneur du Bouchage, & autres qu'il recommande en mourant, à ſon fils, en diſant *qu'il avoit éprouvé depuis long-temps leur droiture & leur habileté*, étoient-ils donc des gens nés dans la fange ?

Puiſque M. de Voltaire avoit loué Louis XI de connoître les hommes & les affaires, il ne devoit pas lui reprocher d'élever des gens du tiers-état, quand il leur connoiſſoit ce mérite & cet eſprit particulier propre pour les affaires, qui ſe trouvoit plus ordinairement parmi *les moyennes gens*, comme on diſoit alors. L'ignorance dans laquelle vivoit notre nobleſſe, uniquement occupée du métier de la guerre, obligeoit ce Prince de chercher dans l'état inférieur, ceux qui ſe diſtinguoient par leur mérite. Les commandemens des Armées, les gouvernemens des Provinces, & les grandes charges étoient le partage des perſonnes de qualité; mais pour les négociations ſecretes & importantes, il ſe ſervoit ordinairement de perſonnes peu conſidérables par leur naiſſance, en un mot, il recherchoit avec ſoin dans tous les états ceux qui pouvoient lui être utiles, & n'épargnoit rien pour les attacher à ſa perſonne,

On ne trouve que des inconſéquences dans les réflexions de M. de Voltaire. Il dit, page 119, *que Louis acheta du Roi d'Angleterre la paix, & que cette conduite lui paroît peu glorieuſe; mais qu'elle paroîtra politique à un homme qui conſidérera que le Duc de Bourgogne pouvoit prendre le parti du Roi d'Angleterre contre la France.*

Il n'y a perſonne qui n'ait approuvé la politique de Louis XI en cette occaſion; c'eſt une des plus ſages actions de ſa vie. Il termine une guerre qu'il étoit ſur le point d'avoir contre deux puiſſans ennemis. Si cette conduite paroît peu glorieuſe à M. de Voltaire, c'eſt qu'il n'eſt pas verſé dans la politique prudente, ſage & raiſonnable. Il n'en coûte à Louis que cinquante mille écus d'or, une penſion à Edouard, & d'autres penſions à quelques Seigneurs Anglois, qu'il ne paya pas long-temps, avec trois cens chariots de vin.

Et quelques lignes après, M. de Voltaire dit, *qu'il eût été plus digne d'un Roi de France, d'employer à ſe mettre en état de réſiſter, & vaincre, l'argent qu'il mit à ſéduire celui qu'il craignoit, & ne devoit pas craindre.* Que ce raiſonnement eſt faux! M. de Voltaire étoit convenu

que Louis XI avoit du courage, & maintenant il l'accuſe de crainte. C'eſt qu'il ne ſçait pas la force des termes. La crainte n'eſt pas un défaut, mais la peur en eſt un. Un Prince ſage peut, & même doit craindre ſans manquer de courage les événemens fâcheux qui peuvent arriver. Louis avec ſi peu d'argent écarta de ſes Etats une guerre qui pouvoit durer très long-temps, être très-onereuſe à ſes ſujets, & lui coûter beaucoup plus qu'il ne dépenſoit. Il n'avoit pas peur du Roi d'Angleterre, mais il devoit craindre les déſordres que ſon Armée pouvoit cauſer dans la France. Il tint donc une conduite très-ſage lorſqu'il trouva le moyen de renvoyer Edouard en Angleterre.

Tout le monde ſçait que Charles VII, dans la crainte qu'on ne l'empoiſonnât, s'obſtina à ne point manger, & trouva la mort dans la précaution qu'il voulut prendre pour l'éviter. M. de Voltaire accuſe hardiment ſon fils d'en être la cauſe, en diſant, page 114, *que la ſeule crainte dans un pere d'être empoiſonné par ſon fils, prouve trop que le fils pouvoit être capable de ce crime.*

M. de Voltaire ignore ſans doute l'axiome,

qui dit que, *qui prouve trop, ne prouve rien.* Ce qu'il avance ici prouve qu'il ne s'eſt pas donné la peine de s'inſtruire de l'hiſtoire de Charles VII. S'il avoit examiné avec attention l'état de la Cour de ce Prince, qui a toujours été fort orageuſe, il n'auroit pas fait une réflexion auſſi fauſſe, & donné gratuitement à Louis XI un ſi horrible caractere.

Je crois que ſans faire un jugement téméraire, on peut accuſer l'Amiral de Brezé & les autres Conſeillers de Charles VII, d'avoir aigri l'eſprit du Roi, & contribué à la retraite du fils hors du Royaume. Ces Conſeillers, & ſur-tout Brezé, n'étoient pas aimés du Dauphin. Il avoit même fait publiquement de grandes plaintes contr'eux, dont ils s'étoient juſtifiés. Ils avoient peut-être donné de trop malignes interprétations aux traits de jeuneſſe du fils, dans la crainte de ſe voir éloignés des affaires par ce jeune Prince. Ils peuvent avoir aliéné l'eſprit du pere contre le fils. La vieilleſſe eſt un âge, dans lequel les ſoupçons germent dans le cœur de l'homme plus fortement que dans un autre. Après avoir exagéré les fautes du fils, on fait craindre au pere de plus grands attentats. Il ſe livre à la défiance, n'ayant

pas aſſez d'eſprit pour mépriſer les terreurs paniques qu'on lui inſpire ; il s'abandonne ſans reflexion & ſans reſerve à ſon chagrin. Il prend pour des réalités ce qui n'étoit que des chimeres, & ſe laiſſe mourir de faim de peur d'être empoiſonné.

Je ne donnerai pas ces réflexions pour des vérités, ce ne ſont que de ſimples conjectures, mais je blâmerai M. de Voltaire d'avoir donné les ſiennes pour des certitudes, en diſant *que la ſeule crainte dans un pere d'être empoiſonné, prouve trop que ce fils pouvoit être capable de ce crime.* Rien n'eſt plus faux que cette penſée, M. de Voltaire auroit bien dû dans cette occaſion ſe reſſouvenir, & faire uſage d'une réflexion qu'il a faite page 177 de ſes Annales de l'Empire, où il veut excuſer le Pape Alexande VI, dont l'hiſtoire parle fort mal, en diſant, *que la haine qu'on portoit à ce Pontife, lui imputa tous les crimes qu'il pouvoit commettre*, & c'eſt ce que M. de Voltaire auroit dû penſer de Louis XI, s'il avoit voulu chercher l'exacte vérité, ou plutôt s'abſtenir du trait de ſatire qu'il a lancé contre ce Prince.

Notre Auteur débite encore avec trop de hardieſſe & d'aſſurance ſes idées fauſſes &

chimériques fur la mort du Duc de Berri, qu'il accufe Louis XI, d'avoir fait empoifonner.

Les circonftances de ce fait qu'il a copiées dans des Auteurs indignes de créance, & qu'il n'ofe nommer, font les fuites de la haine que Louis XI s'étoit attirée pour avoir fait punir beaucoup de perfonnes qui ne l'avoient que trop mérité.

Il avoit de grands fujets de fe plaindre de fon frere, qui avoit fervi de fantôme dans la guerre du bien public. Il avoit cabalé avec les Ducs de Bretagne & de Bourgogne ; enfin, les Hiftoriens du temps font de lui un portrait fort équivoque. Il meurt en peu de temps dans une Province éloignée ; en voilà affez, non-feulement pour foupçonner Louis XI, mais pour l'accufer formellement de l'avoir fait empoifonner, comme le dit M. de Voltaire.

Je ne connois aucun Auteur qui ait pofitivement parlé de ce fait avant Brantome. Il rapporte dans fes mémoires : » qu'il y avoit cin-» quante ans, lui étant fort jeune, paffant par » Cleri pour aller à Paris, il ouit faire ce conte » à un Chanoine de là, qui avoit près de 80 » ans. Ce Chanoine difoit le tenir d'un fou,

» qui avoit entendu Louis XI priant dans l'Egli-
» ſe de Cleri, devant l'image de la Vierge,
» la conjura de lui obtenir le pardon du péché
» qu'il avoit commis en faiſant empoiſonner ſon
» frere ».

Ce ſont les paroles de Brantome, qui a été ſuivi par Varillas, Auteur peu ſûr, qu'on mépriſe aujourd'hui, & qu'on a blâmé d'avoir encore enchéri ſur Brantome, en diſant que cela fut entendu par ce fou, lorſque le Roi s'en confeſſoit dans l'Egliſe de Cleri. En tout cas, voilà un fait bien avéré, qui n'a d'autre fondement que la relation d'un fou; & c'eſt d'après cet illuſtre Auteur, que tous ceux qui ont écrit juſqu'à M. de Voltaire, & qu'il a copié, ont avancé ce fait ſi important. Bouchet Auteur plus ancien que Brantome, parle bien plus poſitivement dans ſes Annales d'Aquitaine. Après avoir rapporté les circonſtances de la mort du Duc de Berri, il dit, » leſquelles choſes ont » donné groſſe occaſion de penſer que ledit Roi » Louis étoit coupable dudit empoiſonnement, » dont toutefois rien n'a été écrit par les cro- » niqueurs, & quant à moi, je ne le puis » croire ». Philippe de Commines, l'un de nos plus judicieux Hiſtoriens, qui avoit eu beau-

coup de part aux affaires ſous Louis XI, & qui a écrit après ſa mort, ne parle pas même du ſoupçon de cet empoiſonnement. Les hommes toujours injuſtes reglent les ſentimens des autres ſur les leurs propres. Louis étoit mécontent, il devoit profiter de la mort de ſon frere; cela ſuffit pour l'accuſer d'être coupable de ſa mort.

Quelle eſtime doit-on avoir pour un Hiſtorien qui n'écrit que pour dire du mal de ceux dont il parle? S'il eſt vrai qu'en Auteur judicieux il doit rapporter également leurs belles actions & celles qui ſont blâmables, pourquoi M. de Voltaire a-t-il affecté de ne dire que du mal de Louis XI? Il y a cependant deux traits de ſa vie qui lui font beaucoup d'honneur. Perſonne n'ignore qu'il étoit ennemi déclaré du Duc de Bourgogne. Lorſque le Duc déclara aux Suiſſes cette guerre qui lui coûta l'honneur & la vie, Louis XI lui envoya une Ambaſſade exprès, pour l'en détourner, & lui en faire connoître les ſuites fâcheuſes, mais il ne put lui faire changer de ſentiment. L'horrible propoſition faite à Louis par le Comte de Campobaſſo, de lui livrer le Duc mort ou vif, fut non-ſeulement rejettée avec indignation par

le Roi, mais il en fit inſtruire le Duc, qui répondit que *ſi elle eût été vraie, le Roi ne la lui auroit pas découverte.* Ce téméraire & infortuné Prince, paya de ſa vie la haine qu'il portoit à Louis XI. Ces faits ſont atteſtés par tous les Hiſtoriens.

Tout ce que je puis vous dire, Monſieur; c'eſt que je penſe que les perſonnes inſtruites & ſenſées, jugeront que le talent de M. de Voltaire pour l'hiſtoire, eſt très-borné. On ne trouve dans ſes ouvrages aucuns faits inſtructifs & intéreſſans, ils ſont tous remplis de ſatires, de réflexions inutiles ou fauſſes, & lorſqu'on les a lus la mémoire & le cœur reſtent vuides.

Il ne ſuffiſoit pas à M. de Voltaire de nous avoir donné des Tragédies, des Poëmes épiques, des Hiſtoires générales & particulieres, il nous manquoit encore des Romans de ſa façon pour connoître l'univerſalité de ſes talens; auſſi en a-t-il enfanté pluſieurs, parmi leſquels il n'y en a pas un ſeul digne d'occuper le loiſir d'un honnête homme ou de donner à la jeuneſſe de ſolides inſtructions.

J'avois eu deſſein de vous parler, Monſieur, de celui qu'il a intitulé, *l'Ingenu hiſtoire véritable, tirée des manuſcrits du Pere Quenel*; mais il

eſt écrit d'un ſtyle bas & rampant, qui ſeroit à peine ſouffert dans ces parades que les Hiſtrions débitent devant la plus vile populace; outre cela, il eſt rempli de traits contre la Religion, de tant de ſatires & d'obſcénités, que j'aurois honte & que je ſerois auſſi blâmable que M. de Voltaire, ſi je les mettois ſous vos yeux; il vous ſuffira des deux traits ſuivans, pour vous faire connoître les impiétés & la malignité répandues dans ce Roman.

Il a la hardieſſe de faire dire à ſon Ingénu, dans le Chapitre III, en parlant de l'Evangile, *que ne ſçachant dans quel pays toutes les aventures rapportées dans ce Livre étoient arrivées, il ne doutoit pas que le lieu de la ſcene ne fût en Baſſe-Bretagne; & il jura qu'il couperoit le nez & les oreilles à Caïphe & à Pilate, ſi jamais il rencontroit ces marauds-là.*

M. de Voltaire abuſe avec trop de hardieſſe & d'impudence de ſes talens, lorſqu'il parle avec tant d'impiété & de mépris de ce Livre admirable & divin, ſur lequel eſt fondée notre Religion. Appeller la vie & les miracles de Jéſus-Chriſt, des aventures qui ſe ſont paſſées ſur une ſcene, & ſe ſervir d'expreſſions ſi baſſes & ſi plates, cela n'eſt pas ſoutenable.

M. de Voltaire après avoir déterminé ſon Ingénu à recevoir le Baptême, il en fait faire la cérémonie par M. l'Evêque de Saint-Malo. Il n'eſt pas poſſible de pouſſer plus loin que fait M. de Voltaire, dans les Chapitres III & IV, le ridicule qu'il fait donner à ce Sacrement, par des gens conviés à un repas à la ſuite de cette cérémonie. Toutes les expreſſions qu'il y emploie ſont les plus obſcenes, les plus licencieuſes, & les plus forcées que l'on puiſſe imaginer.

On pourroit donc dire à M. de Voltaire ce que Boileau diſoit aux Poëtes de ſon temps :

Toutefois n'allez pas goguenard dangereux,
Faire Dieu le ſujet d'un badinage affreux ;
A la fin tous ces jeux que l'Athéïſme éleve,
Conduiſent triſtement le plaiſant à la Greve.

Comme M. de Voltaire vouloit que cet Ouvrage fût un chef-d'œuvre d'extravagances, il a joint à la baſſeſſe du ſtyle des ſatyres outrées contre la Cour de France, où ſe paſſe la ſcene de ſon Roman, & contre les Miniſtres de ce temps-là. Enfin, voici le titre qu'il donne à ſon dix-ſeptieme Chapitre : *Comment la Demoiſelle Saint-Yves ſuccomba par vertu.* Perſonne n'a ja-

mais imaginé qu'on pût commettre un crime par vertu : telles ſont cependant les maximes morales de la philoſophie de M. de Voltaire. Cette propoſition auroit beſoin d'explication, je me garderai bien cependant de la donner, il faudroit entrer dans le détail des obſcénités dont ce Chapitre eſt rempli, & je craindrois de tomber dans le défaut que je reproche à M. de Voltaire ; il vaut mieux abandonner cet Ouvrage au mépris qu'il mérite.

Je le dis avec les honnêtes gens dont j'ai recueilli les voix, de tous les livres pernicieux qui ont paru depuis plus de cent cinquante ans, il n'y en a point qui ayent tant contribué à détruire la Religion & dépraver les mœurs que ceux de M. de Voltaire, dont le nombre eſt prodigieux ; ils ſéduiſent l'eſprit & corrompent le cœur des jeunes gens qui courent après la frivolité, parce qu'ils ne ſont pas aſſez inſtruits pour connoître le poiſon caché ſous les fleurs de la plus belle diction & des penſées les plus brillantes.

M. de Voltaire auroit dû ſçavoir que la Religion & les bonnes mœurs, ſont les plus ſolides fondemens de l'harmonie qui doit régner dans un Etat, & que leur corruption rompant

les liens de la ſociété civile, ne peuvent produire à la fin que de fâcheuſes révolutions. On ne peut donc proſcrire avec trop de ſoin ces ſortes d'Ouvrages, & punir avec trop de ſévérité ceux qui en ſont les Auteurs.

Je vous envoie encore, Monſieur, de petites notes que j'ai faites ſur une nouvelle production de M. de Voltaire, qu'il a intitulée : *Epitre à Boileau*, ou *mon Tombeau*; c'eſt un mêlange faſtidieux de pointes, de penſées plates & inutiles, qui n'orneroient aſſurément pas le tombeau de cet homme illuſtre, ſi on les gravoit deſſus : c'eſt une ſatyre fade contre ce grand Poëte, que les perſonnes ſpirituelles & ſenſées regarderont toujours comme l'oracle du goût, ainſi que M. de Voltaire en convient dans cette Epitre. Il n'eſt pas difficile de s'appercevoir qu'elle a été dictée par l'opinion qu'il s'eſt formée qu'il eſt le meilleur Poëte de ſon ſiecle : jaloux de la réputation dont Boileau jouit, & qu'il mérite à ſi juſte titre, M. de Voltaire voudroit élever la ſienne ſur les débris de celle de ſon rival; mais elle eſt trop ſolidement établie pour qu'il puiſſe y faire la moindre breche. Cette Epitre commence par ces vers :

Boileau correct Auteur de quelques bons écrits,
Zoïle des Quinaut, & flatteur de Louis,
Mais oracle du goût, &c.

Cette expreſſion, auteur de quelques bons écrits, eſt trop mépriſante pour ce Poëte. M. de Voltaire a bien de la bonté, de convenir que Boileau ſoit auteur de quelques bons écrits: on pourroit lui ſoutenir, ſans crainte de ſe tromper, qu'excepté ſon Ode ſur la priſe de Namur, qui n'eſt pas dans le véritable genre lyrique, parce qu'il n'étoit pas du reſſort de ſon génie, toutes ſes autres pieces, chacune dans leur genre, ſont d'une perfection ſur laquelle ſes ennemis, qui étoient en grand nombre, n'ont jamais pu mordre, & l'on ne lui reprochera jamais d'en avoir fait d'indécentes. Lorſque M. de Voltaire ſe donne les airs de critiquer un Auteur ſi ſage, & d'appeller Boileau flatteur de Louis, c'eſt un trait de ſatire bien déplacé contre ce grand Roi.

Qui dit un flatteur, dit une ame baſſe qui donne à celui auquel il parle des louanges peu méritées, ou lui attribue des vertus qu'il n'a pas. Aſſurement jamais Prince n'a mieux mé-

rité les éloges que les Auteurs de ſon ſiecle lui ont donné, & perſonne ne l'a loué plus noblement & avec plus de vérité que Boileau.

Après ce début M. de Voltaire tombe dans le bas & le ridicule en parlant de lui-même, & diſant à Boileau,

Dans la cour du Palais je naquis ton voiſin;
Je vis le Jardinier de ta maiſon d'Auteuil,
Qui chez toi pour rimer, plantoit le Chevre-feuil.

Quelles platitudes. Ces faits ſont fort intéreſſans pour Boileau & pour nous : mais comme M. de Voltaire ne feroit pas content s'il ne lançoit la petite ſatire à propos de rien, il lui dit encore :

Chez ton neveu Dongois, je paſſai mon enfance,
Bon Bourgeois, qui ſe crut un homme d'importance

Voilà comme M. de Voltaire parle d'un homme qui l'avoit accueilli pendant ſa jeuneſſe; il eſt fort reconnoiſſant. M. Dongois étoit un fort honnête homme, qui avoit mérité par ſa capacité & par ſa vertu, l'eſtime du grand Préſident de Lamoignon, & des premiers Magiſtrats. Il n'a jamais fait l'important, cepen-

dant comme ces vers ſont fort beaux, je ſuis d'avis qu'on les grave ſur la tombe de M. de Voltaire, pour apprendre à la poſtérité l'hiſtoire de ſa jeuneſſe; car les moindres traits de la vie des grands hommes ſont toujours intéreſſans :

Monſieur de Voltaire continuant ſa ſatire contre Louis XIV, & contre Boileau, parle d'eux dans ces termes :

Louis avoit du goût, Louis aimoit la gloire,
Il vouloit que la Muſe aſſurât ſa mémoire ;
Satirique fameux par ton Prince avoué,
Tu pus cenſurer tout, pourvu qu'il fût loué.

Ces expreſſions ſont bien mépriſantes pour ce grand Prince, Boileau n'a jamais cenſuré que les ouvrages ridicules de ſon temps. Il n'a point attaqué, la probité, les mœurs & les bonnes qualités des Auteurs, ni de qui que ce ſoit. M. de Voltaire a bien mauvaiſe grace de lui reprocher qu'il put cenſurer tout après avoir lui-même diſtillé le fiel le plus affreux de ſes ſatires ſur les hommes les plus reſpectables, & même ſur Louis XII, & Louis XIV, deux de nos plus grands Rois.

Enſuite M. de Voltaire fait des deux derniers

ouvrages

ouvrages de Boileau, une critique amere qu'ils ne méritent pas. Elle eſt conçue dans ces termes :

On admira dans toi juſqu'au ſtyle un peu dur;
Dont tu défiguras le vainqueur de Namur.
Et ſur l'amour de Dieu l'ennuyante homélie,
Qu'enfanta triſtement l'hiver de ton génie,
Et l'équivoque même, enfant plus ténébreux;
D'un pere ſans vigueur avorton malheureux.
Des Muſes, dans ce temps, auprès du trône aſſiſes,
On aimoit les talens, on paſſoit les ſottiſes.

Appeller l'Epitre de Boileau ſur l'amour de Dieu une ennuyante homélie, & la mettre au rang des ſottiſes de ſon temps, c'eſt témoigner trop de mépris pour la Religion. Que ne nous dit-il auſſi que le Décalogue qui nous ordonne d'aimer Dieu, eſt une choſe ennuyante? M. de Voltaire a-t-il jamais fait un ouvrage auſſi décent que l'Epitre de Boileau? Quelles ſottiſes y a-t-il donc remarqué? Il auroit bien dû nous les faire connoître ſans dire vaguement que c'eſt une ennuyeuſe homélie. Il y a dans cette expreſſion une méchanceté bien gratuite. Lorſque M. de Voltaire blâme cet ouvrage avec tant de hardieſſe, il veut ſans doute nous perſuader de lui préférer ſon Poëme de la Pucelle,

ſa Princeſſe de Babylone, ſa Reine de Golconde, ſon Homme aux quarante écus, ſon Ingénu, ſon Dictionnaire Philoſophique, ſa Philoſophie de l'Hiſtoire, &c, &c. & tant d'autres ouvrages qu'il nous a donnés contre la Religion & les bonnes mœurs. C'eſt à lui qu'il faut dire qu'il y a *long-temps que l'hiver de ſon génie eſt arrivé, & qu'il n'enfante plus que des avortons ténébreux d'un pere ſans vigueur.*

A quel propos, M. de Voltaire vient-il nous parler dans cette Epitre du ſyſtême de Law, & nous dire que,

La triſte Arithmétique,
Succéda dans Paris à ton art Poétique,
Le Duc & le Prélat, le Guerrier, le Docteur,
Liſoient pour tous écrits des billets au porteur.

Et ces vers ne ſont faits, que pour avoir occaſion de nous donner de Monſieur le Cardinal de Fleury, un portrait compoſé d'éloge, de ſatire & d'ironie, en ces termes:

Mais ſi Fleury fut ſage, il n'eut rien de ſublime,
Il négligea les Arts, il haïſſoit les vers.

Quelle contradiction! ſi le Cardinal de Fleury fut ſage, comme M. de Voltaire en convient

avec toute la France, ſi comme il l'a dit,

Le Ciel nous l'envoya dans ces temps corrompus,

il avoit donc les vertus & la ſublimité de génie néceſſaire à un grand Miniſtre pour gouverner le Royaume auſſi ſagement qu'il a fait. Mais, dit M. de Voltaire, il haïſſoit les vers: au moins ne haïſſoit-il, ni le mérite ni le ſçavoir. Il en avoit lui-même, & il avoit l'eſprit très-orné, puiſqu'il fut choiſi pour conduire l'éducation de notre jeune Monarque. Il eſt vrai que lorſqu'il fut à la tête des affaires, il ne perdoit pas ſon temps à lire des frivolités poëtiques, & les autres mauvais ouvrages de M. de Voltaire, il avoit d'autres occupations plus ſérieuſes à remplir.

Il faut être bien hardi pour dire, comme fait M. de Voltaire, de ce Miniſtre:

Mais il fut en ſecret jaloux de tout mérite.

Avec quelle audace M. de Voltaire oſe-t-il lancer cette calomnie contre ce grand Prélat, & lui imputer un vice ſi contraire à ſon caractere, & aux vertus dont il étoit orné; c'eſt, dit M. de Voltaire, parce que,

Je l'ai vu refuſer poliment inhumain,
Une place à Racine, à Crébillon du pain.

Autre fauſſeté gratuite de M. de Voltaire. Eh! quels grands ſervices ces deux hommes avoient-ils donc rendu à l'Etat pour en mériter des récompenſes. Il n'eſt pas vrai qu'ils aient jamais été dans l'indigence. Au ſurplus, ils pouvoient s'enrichir par les mêmes voies que M. de Voltaire a priſes, & qui lui ont ſi avantageuſement réuſſi; il n'avoit qu'à les leur indiquer.

M. de Voltaire, toujours en contradiction avec lui-même, devoit bien ſe reſſouvenir de l'éloge qu'il a fait du Cardinal de Fleury dans le ſeptieme Chant de la Henriade, page 150, en parlant de la jeuneſſe de notre auguſte Monarque.

O toi prudent Fleury, veille ſur ſon enfance,
Conduis ſes premiers pas, cultive ſous tes yeux,
Du plus pur de mon ſang le dépôt précieux, &c.

De pareilles contradictions ne font que trop connoître le déréglement du génie de l'Auteur. Après s'être évaporé dans ces indécentes ſatires, il prend le ton vertueux, & chante ſes propres

louanges avec cette complaiſance, & cet orgueil dont les Poëtes ſont ordinairement pêtris.

> Non, ma Muſe m'appelle à de plus hauts emplois,
> A chanter la vertu j'ai conſacré ma voix.

M. de Voltaire s'y prend bien tard, à l'âge de ſoixante-quinze ans, *dans l'hiver de ſon génie*, après n'avoir pendant toute ſa vie travaillé qu'à corrompre notre Religion & nos mœurs. Croit-il par les lieux communs de la morale qu'il débite dans ſon Epitre, nous perſuader d'aller chercher dans ſes écrits des principes de vertu? Et comment prêche-t-il cette vertu? c'eſt en nous propoſant pour exemple celle qu'il prétend pratiquer. *Je fais le bien que j'aime*, dit-il. On ne lui conteſte pas les bonnes actions qu'il peut faire, & qu'il décrit avec tant d'emphaſe dans cette Epitre; mais on croit que la véritable vertu eſt plus humble, qu'elle eſt dépouillée de tout orgueil, & qu'elle n'embouche pas la trompette pour s'annoncer à tout l'Univers; il lui ſuffit qu'elle ſoit connue de Dieu ſeul.

M. de Voltaire n'a-t-il pas trop de préſomption, lorſqu'il dit à la fin de cette Epitre :

Tandis que j'ai vécu l'on m'a vu hautement
Aux badauts effarés, dire mon ſentiment;
Je veux le dire encor dans les royaumes ſombres,
S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.

M. de Voltaire pourroit ſe tromper dans ſon projet. Il trouvera parmi les ombres des génies ſages, intelligens, inſtruits, qui ne donnent pas dans la frivolité, & qui ſont ſans doute inſtruits des principes de cette fauſſe Philoſophie qu'il prône dans ſes écrits avec tant de hauteur. Ils pourroient bien lui faire connoître les défauts qui ſont dans ſes ouvrages, & détruire au contraire ſes propres préjugés. Boileau ne laiſſera peut-être pas paſſer la ſatire dont nous parlons, ſans en démontrer le ridicule & la fauſſeté, quoique M. de Voltaire lui diſe :

A table avec Vendôme & Chapelle & Chaulieu,
M'enivrant du nectar qu'on boit dans ce beau lieu,
Secondé de *Ninon*, dont je ſuis légataire,
J'adoucirai les traits de ton humeur auſtere.

Je ne ſçais s'il y pourroit réuſſir. Les Auteurs, & M. de Voltaire tout le premier, ſouffrent trop impatiemment les ſatires qu'on fait

contr'eux, & les défauts qu'on leur reproche.

Je n'ai jamais ouï dire que les courtiſannes fuſſent admiſes dans les Champs Eliſées. Il faut pourtant que cela ſoit, puiſque M. de Voltaire y choiſit pour compagnie & pour s'enivrer avec lui, la fameuſe Ninon-Lenclos, qui a paſſé toute ſa vie dans le déréglement le plus éclatant.

M. de Voltaire ne peut s'empêcher de donner du ridicule à nos cérémonies, en les mêlant mal-à-propos avec la Fable. Il finit ſon Epitre par ces deux vers :

Partons, dépêche-toi Curé de mon hameau,
Viens de ton eau benite aſperger mon tombeau.

Ceux qui deſcendent aux Champs Eliſées, n'ont pas beſoin de cette cérémonie. Il n'eſt cependant pas bien ſûr que M. de Voltaire y ſoit admis ; car je crois que Minos, juge ſévere, & *qui n'aime pas la Poéſie*, en exclut & fait punir ceux qui pendant leur vie ont travaillé à corrompre la Religion & les mœurs ; & quoique M. de Voltaire diſe, en parlant de ceux qu'il regarde comme ſes ennemis, parce qu'ils ont critiqué ſes ouvrages :

Des ſerpens d'Alecton je les verrai feſſer,

Minos pourroit bien faire donner à M. de Voltaire sa part de cette correction.

Je terminerai, Monsieur, l'examen des ouvrages de M. de Voltaire, par celui du siecle de Louis XIV *. Cet écrit est marqué au coin de la singularité que cet Auteur a imprimée sur tous ceux qu'il nous a donnés. J'ai déja dit qu'il s'étoit plaint dans son essai sur la Poésie, *qu'on avoit accablé presque tous les arts de regles, dont la plupart sont inutiles ou fausses.* Il avoit ses raisons pour parler ainsi, parce que s'étant laissé emporter à la vivacité de son imagination, il n'a jamais pu s'astreindre, lorsqu'il a voulu composer un ouvrage, à consulter les véritables regles pour former des plans sensés, dans lesquels on pût reconnoître l'ordre & la régularité qui doivent y présider. Il séduit par la magie de sa diction ; la rapidité de son style, & la variété des objets qu'il présente, mettent ses lecteurs hors d'haleine, & leur ôtent le temps de la réflexion sur les défauts répandus dans ses ouvrages. Je ne releverai pas

---

* J'avertis les lecteurs que tous les passages de cet ouvrage que je citerai, sont pris de l'édition en quatre volumes, de l'année 1753, à Leypsic.

tout ce qu'il y a de répréhenſible dans ſon hiſtoire dù ſiecle de Louis XIV, il faudroit un trop gros volume; je me contenterai ſeulement de faire remarquer quelques-unes des défectuoſités qui m'ont paru les plus frappantes.

M. de Voltaire fait ſouvent penſer les perſonnes qu'il met ſur le théatre de ſon hiſtoire, comme il penſe lui-même. Les traits ſatiriques qu'il ne peut s'empêcher de lancer lorſqu'ils ſe préſentent, déſhonorent ſon ouvrage. Un défaut trop ſouvent réitéré qu'on y remarque, eſt de citer des faits haſardés ou faux, rapportés par les Hiſtoriens du temps, pour avoir le plaiſir d'en faire de longues réfutations. Il a oublié qu'un Auteur judicieux, doit garder ſa critique pour lui ſeul, & qu'elle ne doit jamais paroître dans ſes écrits. Il ne peut s'empêcher d'interrompre les faits intéreſſans pour en rapporter d'inutiles & petits. Par exemple, à l'occaſion de la magnificence qui commençoit à s'introduire à la Cour de France, il parle d'un Curé de Paris *, qui anathématiſoit les ſpectacles qu'on y repréſentoit, & diſoit

* Tome troiſieme, page 6.

qu'on étoit damné pour y aſſiſter ; que l'Abbé de Beaumont Précepteur du Roi, calma les ſcrupules de la Reine, & qu'il y avoit à ces ſpectacles un banc pour les Evêques. Il fait à propos de rien une diſſertation pour nous apprendre les ſentimens des Luthériens, des Calviniſtes, & des Janſéniſtes ſur la Comédie, & il nous donne ſon jugement ſur les mauvaiſes pieces qu'on avoit repréſentées à une fête brillante que Louis XIV avoit donnée. Enfin, les portraits faits par M. de Voltaire, ne ſont pas aſſez correctement deſſinés, & ſont trop ſouvent gâtés par le fiel dont ſes pinceaux ſont abreuvés. Celui qu'il fait du Cardinal de Retz, *tome* 1, *page* 60, eſt trop licencieux pour en parler ; celui qu'il fait du Parlement de Paris, *page* 61, eſt ridicule & de la plus grande fauſſeté. Il eſt vrai qu'il eſt terminé par une penſée fort ſpirituelle, en diſant *qu'il ne reſſembloit pas plus aux Parlemens tenus par nos Rois, qu'un Conſul de Marchands de Smirne ou d'Alep, reſſemble à un Conſul Romain.* Une pareille expreſſion doit paroître bien plate & bien baſſe aux perſonnes ſenſées. J'admire en même temps la hardieſſe & la méchanceté d'une autre

réflexion ſatirique qu'il fait, *page* 77, contre ces Magiſtrats, ainſi que le portrait du Maréchal de Luxembourg, *page* 67, & celui du Maréchal de la Feuillade, *page* 179. Ils ſont écrits avec trop de malignité pour les relever.

Le Portrait qu'il fait du grand Prince de Condé, *tom.* 1, *pag.* 70, eſt de la derniere inſolence; il le termine par ces paroles : *Que ce Prince encouragea le Marquis de Jarzai à faire une déclaration d'amour à la Reine, & trouva mauvais qu'elle oſât s'en offenſer.* Peut-on s'exprimer ainſi! Il prend auſſi la liberté de donner à ce Prince des avis ſur la conduite qu'il auroit dû tenir. Ilconvient bien à M. de Voltaire de critiquer la conduite de ce grand Prince.

Après avoir fait un beau portrait du Duc de Vendôme & du grand Prieur, ſon frere, M. de Voltaire devoit bien nous épargner les baſſes & dégoûtantes minuties qu'il y a inſérées. C'eſt marquer un trop mauvais goût pour écrire l'Hiſtoire.

Après nous avoir parlé, *tom.* 1, *p.* 106, de la mort de ce fameux uſurpateur du Trône d'Angleterre, Olivier Cromwel, M. de Voltaire nous dit que Richard Cromwel avoit un génie bien différent de ſon pere; qu'il aima mieux ſe

démettre du gouvernement que de régner par des aſſaſſinats ; qu'après ſa démiſſion du Protectorat il voyagea en France, &, dit M. de Voltaire, *on ſçait qu'à Montpellier le Prince de Conti, frere du Prince de Condé, en parlant à Richard Cromwel, ſans le connoître, lui dit un jour : Olivier Cromwel étoit un grand homme, mais ſon fils Richard eſt un miſérable de n'avoir pas ſçu jouir des crimes de ſon pere.* La patience échappe lorſqu'on entend M. de Voltaire imputer la plus horrible de toutes les maximes au Prince de Conti, qui portoit dans ſon cœur les ſentimens les plus vertueux & les plus nobles. Cette imputation a été inventée par quelqu'un de ces hommes méchans, qui, pour la faire valoir, a eu l'audace de l'attribuer au Prince de Conti, & M. de Voltaire eſt encore plus blâmable de la rapporter. Eſt-ce ſur des *on ſçait*, qu'on doit rapporter de pareilles méchancetés ? ainſi que cette parole impie qu'il attribue, *tom.* 2, *p.* 48, à l'Archevêque de Rheims, frere de M. de Louvois, au ſujet du Roi d'Angleterre, Jacques II, qui fut détrôné en 1688 : *Voilà un bon homme, qui a quitté trois Royaumes pour une meſſe.*

Les deux premiers Volumes contiennent des narrations de faits entaſſés les uns ſur les autres,

ſans aucune liaiſon ; il faut, pour y comprendre quelque choſe, être très-inſtruit de l'Hiſtoire de Louis XIV. M. de Voltaire néglige les principaux faits, pour en circonſtancier d'autres fort inutiles.

S'il nous rapporte, *tom.* 1, *p.* 110, la venue de la Reine de Suede en France, c'eſt pour nous parler de l'aſſaſſinat qu'elle fit faire à Fontainebleau de ſon Ecuyer Monaldeſchi, & pour faire cette réflexion ſatirique, *que la France ferma les yeux ſur cet attentat, contre l'autorité du Roi, contre le droit des nations & contre l'humanité.* Cependant perſonne n'ignore que Louis XIV envoya ordre à cette Princeſſe de ſortir du Royaume ; punition mépriſante, qui fait voir qu'on ne ferma pas les yeux ſur cet attentat.

Il rapporte, *tom.* 1, *p.* 113, que Louis XIV aimoit éperduement Mademoiſelle Mancini, niece du Cardinal Mazarin ; que celui-ci preſſentit adroitement la Reine mere ſur cet amour, en lui diſant : *Je crains bien que le Roi ne veuille trop fortement épouſer ma niece*, & que la Reine lui répondit : *ſi le Roi étoit capable de cette indignité, je me mettrois avec mon ſecond fils à la tête de toute la Nation, contre le Roi & contre vous. Mazarin*, continue M. de Voltaire, *ne*

pardonna jamais , dit-on , cette réponſe à la Reine. Lorſqu'on a la hardieſſe de rapporter des faits ſi graves , eſt ce ſur des *dit-on* , qu'ils doivent être appuyés ? De qui M. de Voltaire a-t-il pu les apprendre ? Mazarin le plus délié politique de l'Europe & le plus diſſimulé , a-t-il jamais pu faire une pareille confidence , pour être parvenue juſqu'à M. de Voltaire ? Peut-il avancer des faits ſi faux , ſur-tout lorſque tout le monde ſçait que Mazarin renvoya ſa niece en Italie , pour empêcher que le Roi ne prît trop d'attachement pour elle.

Je parlerai peu , car il faudroit y revenir trop ſouvent , des fauſſes réflexions politiques que M. de Voltaire a répandues dans les deux premiers volumes de cet ouvrage ; je rapporterai ſeulement celle-ci , qu'il fait à l'occaſion de la mort du Cardinal Mazarin. « Si un génie , tel que le » Pape Alexandre VI ou Borgia ſon fils , avoit » eu la Rochelle à prendre , il auroit invité dans » ſon camp les principaux chefs des Huguenots » ſous un ſerment ſacré , & ſe feroit défait » d'eux , Mazarin feroit entré dans la ville deux » ou trois ans plus tard , en gagnant & diviſant » les Bourgeois. Dom Louis de Haro n'eut pas » haſardé l'entrepriſe. Richelieu entra dans la

» Rochelle en conquérant, &c. » Que de chimeres & de penſées fauſſes dans ces réflexions iſolées, qui n'ont aucune liaiſon ni rapport avec ce qui précede & ce qui ſuit.

J'ignore ſi M. de Voltaire eſt fort exact dans les deſcriptions qu'il nous donne des batailles; ce que je ſçais, c'eſt que les bons Hiſtoriens ſont fort réſervés ſur ces détails, parce qu'il eſt preſqu'impoſſible d'être inſtruit de toutes les circonſtances d'un combat & des actions particulieres qui ſe paſſent à l'avant ou à l'arriere-garde, à la droite ou à la gauche d'une armée. Je crois que M. de Voltaire a écrit ſur de bons mémoires, & qu'il eſt fort inſtruit; mais les relations qu'il nous donne me paroiſſent trop circonſtanciées, elles deviennent ennuyeuſes par leur longueur, parce que ces ſortes de détails n'ont rien d'intéreſſant; il auroit bien fait d'en ſupprimer la meilleure partie, auſſi-bien que les petits faits inutiles & minutieux qu'il met à la ſuite; tels ſont ceux-ci, qu'il rapporte, *tom.* 2, *p.* 75 : il dit, à l'occaſion de la bataille de Steinkerque, que, *les hommes portoient alors des cravates de dentelles, qu'on arrangeoit avec aſſez de peine & de tems. Les Princes s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avoient paſſé négli-*

geamment ces cravates autour du cou. Les femmes porterent des ornemens faits ſur ce modele, on les appella des Steinkerques ; toutes les bijouteries nouvelles étoient à la Steinkerque. Il dit enſuite, *pag.* 76, ce bon mot, à l'occaſion de la bataille de Nerwinde, gagnée par M. de Luxembourg, dans laquelle nous avions perdu huit mille hommes & les ennemis douze mille, *on diſoit qu'il falloit chanter plus de* De profundis *que de* Te Deum, & *que la Cathédrale de Paris étant remplie de drapeaux ennemis, on appelloit M. de Luxembourg le tapiſſier de Notre-Dame.* M. de Voltaire n'avoit-il rien de plus intéreſſant à nous apprendre que ces platitudes ?

M. de Voltaire convient lui-même de l'inutilité des faits qu'il rapporte, après avoir fait une relation poſtiche du ſiege de Candie par les Turcs, lorſqu'il dit, *pag. 66, que Louis XIV étoit peu touché de ces événemens étrangers.* Nous en faiſons de même à l'égard de ceux que M. de Voltaire nous préſente, & qu'il a répandus en ſi grand nombre dans ſes deux premiers volumes. Je les abandonnerai donc à leur inutilité, & je paſſerai au troiſieme volume, pour parler de l'hiſtoire de l'homme au maſque de fer, dont il fait le récit, *pag.* 11. Il l'avoit rappor-

tée

tée dans la premiere édition de ſon Ouvrage, il l'avoit ſupprimée dans la ſeconde, mais il l'a remiſe dans celles qu'il a fait depuis.

Quelques mois après la mort du Cardinal Mazarin, dit M. de Voltaire, il arriva un événement qui n'a point d'exemple, & ce qui eſt non moins étrange, c'eſt que tous les Hiſtoriens l'ont ignoré. De qui M. de Voltaire peut-il donc l'avoir appris ? Pour moi je crois le fait très-apocriphe, avec d'autant plus de raiſon qu'il eſt dépourvu de toute vraiſemblance. « On » envoya, dit-il, dans le plus grand ſecret au » Château de l'Iſle de Sainte-Marguerite, un » priſonnier inconnu, d'une taille au-deſſus de » l'ordinaire, de la figure la plus belle & la plus » noble ; ce priſonnier portoit un maſque dont » la mentonniere avoit des reſſorts d'acier qui » lui laiſſoient la liberté de manger : on avoit » ordre de le tuer s'il ſe découvroit. Voici ce » qui arriva les premiers jours qu'il étoit dans » l'Iſle..... Un jour le priſonnier écrivit avec » un couteau ſur une aſſiette d'argent, qu'il » jetta par la fenêtre vers un bateau qui étoit » ſur le rivage, preſqu'au pied de la tour ».

1°. Perſonne n'ignore qu'on ne laiſſe jamais aux priſonniers, ſur-tout à ceux qui ſont étroi-

tement gardés, aucun couteau ni ferrement; dans la crainte qu'ils n'attentent à leur vie.

2°. Quand ce prisonnier en auroit eu un, il n'auroit pas été possible qu'il pût écrire avec un couteau, ou plutôt graver quelque chose sur une assiette d'argent. Tout le monde sçait que les Graveurs sur métaux se servent de burins extrêmement acérés & tranchans, sans lesquels ils ne pourroient pas graver.

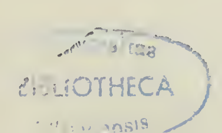
3°. Comment le prisonnier auroit-il pu cacher une assiette d'argent, sans que le Gouverneur, qui le servoit lui-même, s'apperçût qu'il ne rendoit pas le nombre de celles qu'on lui avoit servi.

Enfin, en supposant même qu'il eût pu écrire sur une assiette, cet homme gardé avec tant de soin, eût-il été mis dans une chambre dont la fenêtre, donnant sur la campagne, eût été si grande & les mailles de la grille si larges qu'il eût pu faire voler une assiette au travers? Puisque la fenêtre donnoit sur la campagne, ne pouvoit-il pas parler aux passans? Si les barreaux étoient serrés, il falloit rouler cette assiette comme un cornet, ce qui n'est pas facile sans une grande force, auquel cas elle seroit tombée au pied de la tour dans le fossé, car

ſans doute il y en a un à ce Château. Il étoit donc impoſſible que le priſonnier pût lancer cette *aſſiette*, avec aſſez de vigueur pour lui faire franchir le foſſé, *& la jetter*, comme dit M. de Voltaire, *vers un bateau qui étoit au rivage. Un pêcheur à qui ce bateau appartenoit, ramaſſa l'aſſiette & la rapporta au Gouverneur, &c. &c.*

On pourroit demander à M. de Voltaire qui peut lui avoir appris les circonſtances de ces faits, qu'il dit être arrivés quelques mois après la mort du Cardinal Mazarin, en l'année 1661. M. de Voltaire qui écrit cette anecdote en 1753, c'eſt-à-dire après quatre-vingt-quatre ans, dit page 14, *que parmi les témoins de ce fait, il y en a un très-digne de foi qui vit encore:* il devoit être fort âgé en 1753, & avoir vu ce fait étant bien jeune. Comme M. de Voltaire ne nous dit point de qui il tient cette anecdote, il nous permettra de la regarder comme abſolument fauſſe.

Il eſt étonnant que M. de Voltaire s'éloigne ſi ſouvent de ſon objet pour nous dire des choſes contradictoires & ſatiriques. Après avoir fait de M. de Colbert un ſi beau portrait dans ces vers de la Henriade :



Toi dans le fecond rang le premier des humains,
Colbert c'eft fur tes pas que l'heureufe abondance,
Fille de tes travaux, vint enrichir la France,
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager, &c.

il parle fort mal de ce Miniftre, *tome* 3, *page* 17, & rapporte cet affreux Sonnet que Hainaut fit contre lui, & qu'on ignoreroit aujourd'hui fi Monfieur de Voltaire ne l'avoit pas rapporté. Pourquoi ramaffer ces infamies dégoûtantes du fiel que l'envie vomiffoit contre ce grand Miniftre ?

Il eft bien indécent à M. de Voltaire *, de parler de Buffi Rabutin pour rapporter un couplet de ces vers obfcenes & fatiriques, faits contre Louis XIV. C'eft donner aux jeunes gens le defir de voir le Roman licentieux compofé par Buffi, qui ne peut fervir qu'à corrompre leur efprit & leurs mœurs.

On peut encore blâmer avec raifon ce que M. de Voltaire rapporte de M. de Louvois, *tome* 3, *page* 50; j'y renvoie les lecteurs, ils décideront de l'indécence contenue dans cet

---

* Tome 3, page 44.

article, & de l'interprétation qu'on y peut donner.

Pourquoi M. de Voltaire, à propos du mariage de Mademoiselle de Montpensier, avec le Comte de Lausun, nous dit-il, tome 3, page 51, *que les filles des Souverains de l'Asie plus puissans & plus despotiques qu'un Roi de France n'épousent jamais que des esclaves de leurs peres*? Voudroit-il introduire chez nous la liberté des mariages sans aucun égard pour les conditions? Il ne nous cite l'exemple de ces Souverains, que pour avoir occasion de faire une critique de la conduite de Louis XIV, au sujet du mariage de Mademoiselle de Montpensier, avec M. de Lausun.

On blâma ce Prince, dit M. de Voltaire, *d'avoir permis ce mariage, on le blâma de l'avoir défendu**. *Mais ce même Prince qui s'étoit attendri en manquant de parole à Mademoiselle, & à Lausun, fit enfermer celui-ci au Château de Pignerol, pour avoir épousé en secret la Princesse qu'il lui avoit permis d'épouser en public.* Il y a bien de la malignité dans ce récit. Cependant une partie de ces faits est absolument fausse.

---

* Tome 3, page 52.

Laufun fut envoyé à Pignerol, auffitôt après la rupture de fon mariage, pour avoir manqué au Roi par des reproches & des difcours trop infolens & trop audacieux. Ce furent les Princes & les Grands Seigneurs de la Cour, qui pour empêcher une Princeffe du Sang de fe méfallier, engagerent le Roi de retirer une parole qu'il avoit donnée trop facilement à un homme qui ne méritoit pas les bontés que fon maître avoit pour lui. Laufun n'époufa fecrétement Mademoifelle (s'il l'époufa) qu'après être forti de prifon.

M. de Voltaire fait, *page 60*, une differtation & des réflexions bien déplacées à l'occafion de la mort de Madame Henriette d'Angleterre, Ducheffe d'Orléans, que l'on difoit avoir été empoifonnée. A quel propos fait-il le détail des fauffetés publiques, que l'on débitoit au fujet de cette mort, puifqu'il convient lui-même qu'elle étoit arrivée par les fuites d'une maladie étrangere au poifon ?

Mais c'eft que M. de Voltaire vouloit nous faire le détail des diffenfions qui régnoient en ce temps-là dans la maifon de Monfieur, entre fes Domeftiques & ceux de Madame, & parler auffi mal qu'il fait de M. de Turenne, en di-

ſant, page 61, *qu'il n'eſt que trop vrai, qu'une foibleſſe & une indiſcrétion du Vicomte de Turenne, avoient été la cauſe de toutes ces rumeurs odieuſes qu'on ſe plaît encore à réveiller.* Et pourquoi les réveille-t-il lui-même ſi mal à propos? M. de Turenne étoit, continue M. de Voltaire, *à ſoixante ans amoureux de Madame de Coatquen, & ſa dupe, comme il l'avoit été de Madame de Longueville.* Je voudrois, lorſqu'on parle des grands hommes, qu'on épargnât leurs foibleſſes, ſur-tout lorſqu'elles ne leur ont fait faire aucunes actions contraires à leur devoir. Il eſt vrai que dans l'occaſion dont il s'agit, M. de Turenne fit une faute. Il n'y avoit que le Roi, M. de Turenne & M. de Louvois qui ſçuſſent les cauſes ſecretes du voyage de Madame en Angleterre, qu'on cachoit à Monſieur. M. de Turenne le confia à Madame de Coatquen, qui le révéla au Chevalier de Lorraine ſon amant. Le Roi ſurpris de ce que ce ſecret étoit divulgué, s'en plaignit à M. de Turenne & à Monſieur de Louvois, & demanda qui d'eux trois avoit été l'indiſcret. M. de Turenne fit connoître en cette occaſion qu'il étoit auſſi honnête homme que grand Capitaine. Il avoua que c'étoit lui. Sur le champ il alla chez Ma-

dame de Coatquen, lui faire les plus ſanglans reproches, & la quitta pour toujours. D'ailleurs la négociation pour laquelle Madame étoit allée à la Cour d'Angleterre, n'ayant pas réuſſi, cette affaire n'eut aucunes ſuites. Puiſque M. de Voltaire vouloit parler de la faute de M. de Turenne, il devoit bien y mettre ce correctif. C'eſt ainſi qu'en auroit agi un Hiſtorien ſage & ſenſé. Il n'auroit pas encore fait comme M. de Voltaire, *tome* 1, *page* 69, une ſatire outrée contre ce grand homme, & ne l'auroit pas accuſé fauſſement d'une choſe horrible. Il n'auroit pas, comme M. de Voltaire, pour faire le bel-eſprit & le plaiſant, rapporté à la même page, une fadeur & une puérilité qu'il attribue au Maréchal d'Hoquincourt, & il n'auroit pas fait faire une déclaration d'amour à la Ducheſſe de Longueville, par M. de la Rochefoucaut, *lorſqu'il reçut au combat de St. Antoine un coup de mouſquet qui lui fit perdre quelque temps la vue.* Il falloit que Monſieur de la Rochefoucaut fût bien amoureux, pour dans le temps qu'il avoit perdu la vue, faire ces deux mauvais vers :

Pour mériter ſon cœur, pour plaire à ſes beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux Rois, je l'aurois faite aux Dieux.

Je voudrois bien ſçavoir comment un coup de mouſquet que reçoit un homme, peut lui faire perdre la vue ſans lui caſſer la tête. Telles ſont les beautés dont M. de Voltaire orne ſes ouvrages.

M. de Voltaire auroit bien pu ſe diſpenſer, dans un Ouvrage auſſi court que le ſien, de nous parler des fauſſetés répandues dans le public à l'occaſion de la mort de la Reine d'Eſpagne, pour les réfuter : & pourquoi nous donner une diſſertation ſur les empoiſonnemens, ſur la maniere dont ils s'introduiſirent en France *, & ſur les horreurs dont ils furent cauſe, pendant qu'il néglige les faits inſtructifs & intéreſſans ? Que fait en cet endroit l'hiſtoire de la Brinvilliers, de ceux qui furent ſes complices & qui furent punis avec elle ?

Je déſirerois que M. de Voltaire ne fût pas ſi ſouvent en contradiction avec lui-même. Après avoir parlé, *tom.* 3, *p.* 71, de Mademoiſelle de Fontange, de Madame de Monteſpan & de Madame de Maintenon, qui, ſelon lui, tenoient toute la Cour en ſuſpens, il dit, pag. 72: *Je croirois même que ces intrigues de Cour, étran-*

---

* Tome 3, page 60.

geres à l'Etat, ne devroient point entrer dans l'Hiſtoire, ſi le nom de Louis XIV ne rendoit tout intéreſſant, & ſi le voile de ces myſteres n'avoit été levé par tant d'Hiſtoriens qui la plupart les ont défigurés. Et pourquoi en parle-t-il lui-même? Croit-il avoir réparé ce que les Hiſtoriens ont gâté? Il devoit les paſſer ſous ſilence & ne pas lever lui-même le voile dont le temps avoit couvert ces myſteres. Non, le nom de Louis XIV ne rend point intéreſſans les petits faits & les platitudes dont M. de Voltaire ſurcharge ſes écrits.

Il en devoit être de même de la réfutation que M. de Voltaire fait ſérieuſement, page 75, des bruits populaires qui s'étoient répandus au ſujet des mariages de Mademoiſelle de Nantes avec M. le Duc de Chartres, & de Mademoiſelle de Bourbon avec M. le Duc du Maine. Ces fauſſetés ne devroient pas trouver place dans une Hiſtoire ſérieuſe.

Je releverai encore un fait que je crois faux, qui regarde Madame de Maintenon, *tom.* 3, *p.* 82, en diſant « qu'après la mort de M. Scar-» ron, ſa veuve fit long-temps ſolliciter auprès » du Roi une petite penſion de 1500 liv. dont » Scarron jouiſſoit; enfin, au bout de quelques

» années le Roi lui en donna une de 2000 liv.
» en lui disant, Madame, je vous ai fait attendre long-temps, mais vous avez tant d'amis
» que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de
» vous ».

Quoique le témoignage de M. le Cardinal de Fleury soit cité par M. de Voltaire, nous sçavons que pour se donner plus de relief & d'autorité, il cite souvent des personnes du premier rang, qui étant mortes ne peuvent le démentir. Je respecte beaucoup le témoignage de M. le Cardinal de Fleury, mais il ne s'agit que de sçavoir s'il a dit à M. de Voltaire ce fait, dont personne n'avoit parlé avant lui. Je crois que ce prétendu bon mot n'étoit pas de la dignité que Louis XIV mettoit dans tous ses discours; il avoit d'ailleurs trop de bonté pour faire attendre si long-temps une grace qu'il avoit résolu de faire à une femme de condition qui étoit dans l'indigence.

Quoique je sois un Auteur sans considération, je citerai cependant le témoignage d'un homme très-respectable; c'est M. l'Abbé Fleury, Auteur de l'Histoire Ecclésiastique, qui avoit été Sous-précepteur de M. le Duc de Bourgogne & des Princes ses freres, & ensuite Confesseur de

Louis XV. Après mes études j'ai vécu familiérement avec M. l'Abbé Fleury, les ſix dernieres années de ſa vie, parce que j'étois intime ami de ſon petit neveu : je lui ai ouï dire que dans le temps que la veuve Scarron faiſoit ſolliciter pour obtenir la penſion de ſon mari, on avoit inſpiré au Roi une eſpece de mépris pour cette Dame, qui avoit beaucoup d'eſprit, & qu'on la lui avoit fait regarder comme une de ces femmes ſçavantes, dont Moliere ſe moquoit dans ſes Comédies : on avoit même inſinué au Roi que la veuve Scarron, en le remerciant, lui feroit un long & ennuyeux diſcours rempli de littérature ridicule, & que Louis XIV peu de temps après la mort de Scarron, & non pas *au bout de quelques années*, lui accorda la penſion, en diſant que c'étoit à condition qu'elle ne viendroit pas le remercier. Cela eſt bien différent de ce que M. de Voltaire avance : ce que je puis certifier & aſſurer, c'eſt que je n'ai pas deviné ce fait, & que je l'ai ouï dire pluſieurs fois à M. l'Abbé Fleury. Les lecteurs en croiront ce qu'ils jugeront à propos.

J'aurois encore deſiré que M. de Voltaire n'eût pas rapporté ce trop indiſcret bon mot du Comte d'Aubigné, frere de Madame de Main-

tenon, ancien Lieutenant-Général ; qui ne fut pas Maréchal de France, au Maréchal de Vivonne, frere de Madame de Montespan, *qu'il avoit reçu son bâton de Maréchal en argent comptant.*

Entre les beaux morceaux d'Histoire, dont M. de Voltaire a orné son siecle de Louis XIV, j'admire le tableau qu'il nous présente des dernieres années de la vie de ce Prince : comblé de gloire, dit M. de Voltaire, il voulut mêler aux fatigues du Gouvernement, les douceurs d'une vie privée. Il les trouva dans la décence de l'union qu'il contracta avec Madame de Maintenon. Elle lui aida à soutenir, en le partageant, le poids des adversités dont sa vieillesse fut traversée sans en être accablé. Il met dans un beau jour la constance de ce Prince & le détail de sa mort est digne du Héros dont il parle. Enfin, les belles actions de ce Monarque, à commencer dès le temps qu'il prit les rênes du Gouvernement de son Etat, sont écrites avec une grandeur & une noblesse dignes de lui. Quel admirable ouvrage, s'il ne falloit pas en écarter une infinité de traits inutiles, de satires & de réflexions qui coupent à chaque instant le fil de ses narrations ! Il n'a pas

tenu la parole qu'il nous a donnée, *tome 1, page* 194, lorsqu'il a dit que *son dessein étoit de peindre les principaux caracteres des révolutions, & d'écarter la multitude des petits faits pour laisser voir les seuls considérables.* Pourquoi donc n'a-t-il pas écarté ceux qui offusquent cet ouvrage, & entr'autres cette indécente réponse du Comte d'Aubigné à Madame de Maintenon, qui se plaignant de la servitude attachée aux grandeurs du monde, lui répondit *, *Vous avez donc parole d'épouser Dieu le pere.*

N'est-ce pas manquer de jugement, lorsqu'après avoir rapporté tant de belles choses de Louis XIV, M. de Voltaire cherche à rabaisser la gloire de ce Prince par la malignité des réflexions satiriques qu'il fait contre lui. Il s'exprime ainsi, tome 2, page 35; *Cette soif de gloire qui portoit Louis XIV à se distinguer en tout des autres Rois, paroissoit encore dans la hauteur qu'il affectoit avec la Cour de Rome.* Page 39. *Voila comme le Roi au comble de sa gloire, indisposa ou dépouilla, ou humilia tous les Princes.* Et page 208, *les Ministres Hollandois parlerent en vainqueurs, & rendirent au Ministre du plus fier de tous les Rois, les hauteurs dont il les avoit accablés en* 1671.

* Tome 3, page 87.

M. de Voltaire devoit bien nous citer les Auteurs chez lesquels il a puisé de pareilles réflexions.

Lorsqu'il parle de l'admirable constance avec laquelle Louis XIV vit périr presque toute sa famille, par des morts prématurées, « son » épouse à 45 ans, son fils unique à 50, son » petit-fils, Dauphin, Duc de Bourgogne, la » Dauphine, sa femme, leur fils aîné, Duc de » Bretagne, « portés à Saint Denis dans le même tombeau, au mois d'Avril 1712. Pourquoi M. de Voltaire renouvelle-t-il ces bruits calomnieux & faux, répandus alors par un peuple insensé, & ces accusations horribles de poison, contre un grand Prince, qui les a toutes fait évanouir dans sa régence par la sagesse de sa conduite, & par les soins qu'il a pris de conserver notre auguste Monarque ? M. de Voltaire devoit-il, pour avoir le plaisir de réfuter ces calomnies, oubliées depuis plus de 55 ans, rappeller les faits minutieux & puérils qu'il décrit, *tom. 3, p. 96* ? Que ne rapportoit-il plutôt ces belles paroles que dit Louis XIV, en apprenant la mort de la Reine, son épouse, *C'est le seul chagrin qu'elle m'ait donné de sa vie.* Tels sont les faits qui caractérisent les grands hommes, & qui

doivent trouver place dans l'hiſtoire ; mais M. de Voltaire n'eſt pas le panégyriſte des actions vertueuſes, il ne ſçait que donner du luſtre aux méchancetés.

Les éloges que M. de Voltaire a donnés à Louis XIV, ne peuvent garantir ce Prince des traits ſatiriques de cet Auteur ; il dit, *tom.* 5, *p.* 97 : « La confiance entiere de Louis XIV, » pour le Pere le Tellier, homme trop violent, » acheva de révolter les cœurs de ſes ſujets. » C'eſt une choſe très-remarquable, que le pu- » blic qui lui pardonna toutes ſes maîtreſſes, ne » lui pardonna pas ſon Confeſſeur ; il perdit les » trois dernieres années de ſa vie, dans l'eſ- » prit de la plupart de ſes ſujets, tout ce qu'il » avoit fait de grand & de mémorable ».

Que de malignité dans ces réflexions ! C'eſt ainſi que M. de Voltaire nous prête ſes fauſſes façons de penſer. Où a-t-il donc appris que Louis XIV perdit dans l'eſprit de la plupart de ſes ſujets, tout ce qu'il avoit fait de grand & de mémorable ? Quelles actions a-t-il donc faites, capables de ternir une réputation ſi bien établie ? Croit-il que les François de ce temps-là, aient été aſſez inſenſés pour avoir rendu ce Prince reſponſable des adverſités que la provi-

dence

dence lui fit essuyer ? Non, l'amour, l'admiration & la vénération des personnes judicieuses & sensées, n'ont jamais été altérées dans leurs cœurs. Elles ont toujours rendu justice aux belles qualités dont il étoit orné. Il n'y a jamais eu que des ames viles & basses, dévorées par l'envie & la malignité, qui aient pu penser comme M. de Voltaire, mais heureusement les contradictions & les inconséquences qu'il a répandues dans ses ouvrages, sont un contre-poison contre le fiel dont ils sont détrempés, & il ne fait aucune impression sur nous.

Ce qui fait voir le goût de M. de Voltaire pour les petites choses, c'est qu'après nous avoir parlé, *tome* 3, *page* 100, de la grandeur d'ame avec laquelle Louis XIV vit approcher la mort en disant à Madame de Maintenon, *j'avois cru qu'il étoit plus difficile de mourir*, & à ses Domestiques, *pourquoi pleurez-vous, m'avez-vous cru immortel* ? il nous rapporte ce très-inutile petit fait, *que Louis XIII dans sa derniere maladie avoit mis en musique le* De profundis *qu'on devoit chanter pour lui.*

M. de Voltaire fait, *page* 155, une nouvelle critique de la conduite de Louis XIV, pour nous apprendre ce que ce Prince auroit dû fai-

re ; & lui donne des avis dont l'exécution, dit-il, *auroit rendu ſon regne plus glorieux.* Il eſt vrai que ces avis arrivent un peu tard, cinquante-quatre ans après la mort de ce Prince.

» Louis XIV, dit-il, fit plus de bien à ſa na-» tion que vingt de ſes prédéceſſeurs enſem-» ble, & il s'en faut beaucoup qu'il fît ce qu'il » auroit pu...... S'il avoit employé à embel-» lir Paris, à finir le Louvre, les ſommes im-» menſes que coûterent les aqueducs, & les » travaux de Maintenon pour conduire les eaux » à Verſailles, travaux interrompus & devenus » inutiles ; s'il avoit dépenſé à Paris, la cinquie-» me partie de ce qu'il en a coûté pour forcer » la nature à Verſailles, Paris ſeroit devenu la » plus magnifique ville de l'Univers ». Quelle utilité pouvons-nous retirer de cette réflexion, de tous ces avis, & *de tous ces ſi*, qui les compoſent ? Que penſeroit-on de Tite-Live & des autres bons Hiſtoriens du ſiecle d'Auguſte ? Quel cas feroit-on de nos bons Hiſtoriens modernes, s'ils s'étoient ainſi évaporés en ſottes & ridicules réflexions faites après coup ? ils ſeroient tombés dans le mépris & l'oubli.

Je ne parlerai point des hiſtoires que M. de Voltaire nous a données dans ſon quatrieme

volume, des affaires Eccléſiaſtiques & du Calviniſme, ces traités ſont trop courts & ne nous apprennent rien ; ce ſont des anecdotes qui ne nous intéreſſent plus, & des faits qui doivent être oubliés. S'il entre dans un détail un peu plus long du Janſéniſme, c'eſt pour multiplier ſes ſatires : à quel propos en fait-il une contre la Ducheſſe de Longueville, ſœur du grand Prince de Condé, en diſant, *tom.* 4, *p.* 80, *que cette Dame, ſi connue par les guerres civiles & par ſes amours, devenue vieille ſe fit dévote, & comme il lui falloit de l'intrigue, elle ſe fit Janſéniſte ?* Le beau métier, pour M. de Voltaire, de publier contre des perſonnes de qualité des libelles diffamatoires, dont il ne peut recueillir que de la haine & du mépris. Que lui importe ſi elles ont eu des défauts ? que ne laiſſe-t-il leurs cendres en repos ? mais on a de l'eſprit, on veut le faire valoir aux dépens des autres : il eſt vrai que les perſonnes ſenſées diſent qu'on manque de jugement, mais on a dit de jolies choſes. Il finit l'article du Janſéniſme, par le trait qu'il lance contre le Cardinal du Bois, *pag.* 101 : *Perſonne n'ignore*, dit-il, *quelle étoit la conduite, la maniere de penſer, les mœurs*

de ce Ministre. Le licencieux du Bois subjugua le pieux Noailles. Que de méchancetés !

M. de Voltaire commence son Traité du Quiétisme par cette réflexion : » C'étoit une » suite malheureuse du progrès de l'esprit hu- » main, dans le siecle de Louis XIV, qu'on » s'efforça de passer presqu'en tout les bornes » prescrites à nos connoissances, ou plutôt c'é- » toit une preuve qu'on n'avoit pas fait encore » de grands progrès ». Quelle contradiction ! après nous avoir donné un si beau tableau du siecle de Louis XIV, & nous avoir fait connoître les hommes illustres, dans toutes les professions qui en ont fait l'ornement. Voudroit-il nous faire entendre que le siecle qui a suivi celui de Louis XIV, lui est supérieur par les lumieres & les nouvelles connoissances ? Y avons-nous donc fait des progrès capables d'effacer ceux du siecle précédent ? Je n'en crois rien, & je doute qu'on décide cette question d'après les Ouvrages de M. de Voltaire, quoiqu'il ait traité de toutes les sciences.

M. de Voltaire, dans ce même Traité, fait l'éloge de M. Fenelon, en disant, *pag.* 118 : *l'Evêque de Meaux triompha, mais l'Archevêque*

de Cambrai tira un plus beau triomphe de ſa défaite ; il ſe ſoumit ſans reſtriction & ſans réſerve, il monta lui-même en chaire à Cambrai, pour condamner ſon propre livre.... Cette candeur & cette ſimplicité lui gagnerent tous les cœurs, & firent preſque haïr celui qui avoit remporté la victoire : effectivement cette action eſt celle d'un véritable Philoſophe & d'un Philoſophe Chrétien.

M. de Voltaire ne devoit donc pas dire, en parlant de la condamnation du Nouveau-Teſtament du Pere Queſnel, ſoutenu par le Cardinal de Noailles, que l'Archevêque de Cambrai avoit participé à cette condamnation : *Fenelon*, dit-il, *n'étoit pas encore aſſez Philoſophe pour oublier que ce Cardinal avoit contribué à faire condamner le livre des Maximes, & que Queſnel payoit alors pour Madame Guyon.* C'eſt attribuer à M. de Fenelon une foibleſſe & un eſprit de vengeance, dont il étoit incapable. M. de Voltaire approuve enſuite ce que j'avance, en diſant, pag. 118, *que M. de Fenelon vécut toujours en digne Archevêque.* S'il vécut en digne Archevêque, il ſe dépouilla donc de tout eſprit de vengeance contre le Cardinal de Noailles, il n'eut point de part à la condamnation du Pere Queſnel, & cela eſt très-vrai.

M. de Voltaire devoit donc avoir plus de reſpect pour M. de Fenelon, & ne pas dire avec autant de malignité que de fauſſeté, page 120 : *l'Archevêque de Cambrai, qui le croiroit, parodia ainſi un air de Lulli :*

Jeune j'étois trop ſage,
Et voulois trop ſçavoir.
Je ne veux en partage,
  Que badinage,
Et touche au dernier âge,
  Sans rien prévoir.

Il fit ces vers, continue M. de Voltaire, *en préſence de ſon neveu, le Marquis de Fenelon, depuis Ambaſſadeur à la Haye ; c'eſt de lui que je le tiens, je garantis la certitude de ce fait.*

Je ne prendrai jamais M. de Voltaire pour garant de la certitude des faits qu'il rapporte : je ſoutiens que celui-ci eſt faux ; le Marquis de Fenelon étoit un homme trop ſage pour deshonorer ainſi la mémoire de ſon oncle, un des plus ſages & des plus reſpectables Prélats de ſon ſiecle ; il n'eût jamais divulgué ce fait, quand même il eût été vrai. M. de Voltaire lui-même pouvoit-il ou devoit-il le croire, après l'éloge qu'il venoit de faire de M. de Fenelon ?

M. de Voltaire nous donne dans cet Ouvrage quelque chose de fort intéressant ; c'est la liste des Souverains contemporains, avec les dates de leurs morts, celle des Maréchaux de France, avec les dates de leurs promotions ; celle des Grands-Amiraux, des Généraux des Galeres, des Chanceliers, des Surintendans, des Secrétaires d'Etat, aussi avec les dates de leurs morts. M. de Voltaire pouvoit s'épargner la peine de les transcrire, car nous les avons dans l'Abrégé Chronologique du Président Hainaut. Il y a cependant quelques anecdotes sur les Maréchaux de France, que M. de Voltaire rapporte, & qui sont fort utiles à sçavoir ; par exemple, « que César Phébus d'Albret, de la » Maison des Rois de Navarre, ne fit point » difficulté d'épouser la fille de Guenegaud, » Trésorier de l'Epargne, qui fut une Dame » de grand mérite ; que la Feuillade, fait Ma- » réchal en 1675, fit par reconnoissance élever » la statue de Louis XIV à la place des Victoi- » res ; que le Maréchal de Bassompierre fit re- » vêtir de pierres, à ses dépens, le Cours de » la Reine ; que le Maréchal de Catinat, le » dernier jour qu'il commanda en Italie, donna » pour mot, Paris & Saint-Gatien, qui étoit le

» nom de ſa maiſon de Campagne ; que le Ma-
» réchal d'Etrées, à l'âge de 93 ans, ſe remaria
» à Mademoiſelle de Manicamp, qui fit une
» fauſſe-couche ». Ces faits ſont bien plus intéreſſans pour nous que les belles actions, pour leſquelles ces Maréchaux mériterent leurs dignités ; auſſi M. de Voltaire n'a-t-il pas daigné nous en inſtruire.

Lorſque M. de Voltaire nous apprend de pareils faits, il nous regarde aſſurément comme des ſots, car il a dit dans ce même volume, *pag.* 244, en parlant de Gui Patin, *que la multitude de petits faits n'eſt guere précieuſe qu'aux petits eſprits ;* auſſi nous en a-t-il donné une prodigieuſe quantité dans ſes Ouvrages.

M. de Voltaire ne doit pas être fâché de la critique que j'ai faite de ſes Ouvrages, il nous en a donné la permiſſion, lorſqu'il a dit, tome 4, page 85, *on peut être touché dans une lecture des beautés frappantes d'un Ouvrage, & en condamner enſuite les défauts cachés.* Perſonne aſſurément ne rend plus de juſtice que moi aux beautés frappantes qui ſont dans les Ouvrages de M. de Voltaire, je leur ai donné les louanges qu'elles méritent, lorſque j'en ai trouvé l'occaſion. Je pourrois faire un très-gros volume pour

les indiquer, mais je craindrois que celui qui contiendroit les défauts ne fût plus considérable que l'autre. Nous regrettons qu'il se soit trop livré à l'enthousiasme qui le ravissoit, lorsqu'il composoit ses Ouvrages; il ne lui a pas laissé la liberté d'en former des plans réguliers, & de les corriger. M. de Voltaire est de ces esprits, qui voulant écrire sur tous les genres de Littérature, sont sujets à passer les bornes. L'étendue de leur génie les mene au déréglement, ils ne font rien d'exact, parce que leur esprit ne l'est pas; ils s'égarent sans cesse, & ils tâchent de couvrir ce qu'il y a d'irrégulier dans leurs productions, par des défauts éclatans & par de fausses beautés; ce qui fait un mélange ridicule, parce qu'ils n'ont pas assez de jugement pour connoître en quoi consiste la véritable excellence d'un ouvrage.

Au surplus, je ne suis qu'un médiocre Auteur. Mon style est fort au-dessous de cette belle & séduisante diction, qui n'appartient qu'à M. de Voltaire. Je sçais qu'il va pleuvoir sur moi des torrens de satires, je les regarderai avec la derniere indifférence. Je leur abandonne la foiblesse de mon style, & les fautes que je puis avoir faites, car il y en a sûrement beaucoup;

mais on met les honnêtes gens dans ſon parti lorſqu'on cherche la verité de bonne foi. Je finirai donc par ce vers de Boileau,

Un fat quelquefois ouvre un avis important.

F I N.

Ex Libris
de Bourgeois filii
Viâ Bourreuil
Propè Carcerem
Balii.
anno 1782.

